
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





J. Goethe
1843



LES FEUILL

D'AUTOMNE.



BRUXELLES.—IMPRIMERIE DE LAURENT FRÈRES.

LES FEUILL

D'AUTOMNE,

PAR

VICTOR HUGO.

SUIVI

DE PLUSIEURS PIÈCES NOUVELL



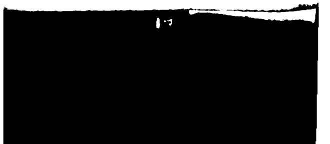
BRUXELLES.

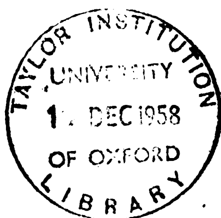
LAURENT FRÈRES, ÉDITEURS

PLACE DE LOUVAIN, N. 7.

—

1832.




TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 DEC 1958
OF OXFORD
LIBRARY

Le moment politique est grave : p
ne le conteste, et l'auteur de ce livr
que personne. Au dedans, toutes le
tions sociales remises en question; to
membrures du corps politique tordu
fondues ou reforgées, dans la fournai
révolution, sur l'enclume sonore de
naux : le vieux mot *pairie*, jadis
aussi reluisant que le mot *royauté*,
transforme et change de sens; le ret
ment perpétuel de la tribune sur la p
de la presse sur la tribune; l'émeute
la morte. Au dehors, çà et là, sur
de l'Europe, des peuples tout entie
assassine, qu'on déporte en masse o

met aux fers ; l'Irlande dont on fait un cimetière, l'Italie dont on fait un bagne, la Sibérie qu'on peuple avec la Pologne ; partout d'ailleurs dans les états même les plus paisibles, quelque chose de vermoulu qui se disloque, et, pour les oreilles attentives, le bruit sourd que font les révolutions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. Enfin, au dehors comme au dedans, les croyances en lutte, les consciences en travail ; de nouvelles religions, chose sérieuse ! qui bégaient des formules, mauvaises d'un côté, bonnes de l'autre ; les vieilles religions qui font peau neuve ; Rome, la cité de la foi, qui va se redresser peut-être à la hauteur de Paris, la cité de l'intelligence ; les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec le vrai ; la question de l'avenir déjà explorée et sondée comme celle du passé. Voilà où nous en sommes au mois de novembre 1831.

Sans doute, en un pareil moment, au

milieu d'un si orageux conflit de t choses et de tous les hommes, en de ce concile tumultueux de toutes l de toutes les croyances, de toutes le occupées à rédiger et à débattre en di publique la formule de l'humanité neuvième siècle, c'est folie de pu volume de pauvres vers désintéressé pourquoi ?

L'art, et l'auteur de ce livre n'a varié dans cette pensée, l'art a sa suit, comme le reste a la sienne. Pa la terre tremble, est-ce une raison pc ne marche pas ? Voyez le seizième c'est une immense époque pour la humaine, mais c'est une immense pour l'art. C'est le passage de l'uni gieuse et politique à la liberté de con et de cité, de l'orthodoxie au schism discipline à l'examen, de la grande sy sacerdotale qui a fait le moyen âge à l'a philosophique qui va le dissoudre ; c'e cela ; et c'est aussi le tournant, mag et éblouissant de perspectives sans no de l'art gothique à l'art classique. C

partout, sur le sol de la vieille Europe, que guerres religieuses, guerres civiles, guerres pour un dogme, guerres pour un sacrement, guerres pour une idée, de peuple à peuple, de roi à roi, d'homme à homme; que cliquetis d'épées toujours tirées et de docteurs toujours irrités; que commotions politiques; que chutes et écroulemens des choses anciennes, que bruyant et sonore avénement des nouveautés; en même temps, ce n'est dans l'art que chefs-d'œuvre. On convoque la diète de Worms, mais on peint la chapelle sixtine. Il y a Luther, mais il y a Michel-Ange.

Ce n'est donc pas une raison, parce que aujourd'hui d'autres vieilleries croulent à leur tour autour de nous, et remarquons en passant que Luther est dans les vieilleries et que Michel-Ange n'y est pas, ce n'est pas une raison, parce qu'à leur tour aussi d'autres nouveautés surgissent dans ces décombres, pour que l'art, cette chose éternelle, ne continue pas de verdoyer et de florir entre la ruine d'une société qui n'est plus et l'ébauche d'une société qui n'est pas encore.

Parce que la tribune aux harangu
gorge de Démosthènes, parce que les
sont encombrées de Cicérons, parce qu
avons trop de Mirabeaux, ce n'est p
raison pour que nous n'ayons pas
quelque coin obscur, un poète.

Il est donc tout simple, quel que
tumulte de la place publique, que l'a
siste, que l'art s'entête, que l'art s
fidèle à lui-même, *tenax propositi*.
poésie ne s'adresse pas seulement au s
telle monarchie, au sénateur de telle
chie, au citoyen de telle république,
tif de telle nation; elle s'adresse à l'h
à l'homme tout entier. À l'adolescen
parle de l'amour; au père, de la fami
vieillard, du passé; et, quoi qu'on
quelles que soient les révolutions f
soit qu'elles prennent les sociétés ca
aux entrailles, soit qu'elles leur éc
seulement l'épiderme, à travers t
changemens politiques possibles, il
toujours des enfans, des mères, des
filles, des vieillards; des hommes en
aimeront, qui se réjouiront, qui sou

C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces glorieux changemens d'âge de l'humanité, les révolutions transforment tout, excepté le cœur humain. Le cœur humain est comme la terre; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdures, ses fleurs, ses fruits naturels; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines profondeurs; mais, de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain : la base de l'art, comme elle de la nature.

Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain.

Ici se présente une objection d'une autre espèce : — sans contredit, dans le moment même le plus critique d'une crise politique, un pur ouvrage d'art peut apparaître à l'horizon, mais toutes les passions, toutes les attentions, toutes les intelligences ne serontelles pas trop absorbées par l'œuvre sociale qu'elles élaborent en commun, pour que le lever de cette sereine étoile de poésie fasse tourner les yeux à la foule? — Ceci n'est

plus qu'une question de second ord
question de succès ; la question du l
et non du poète. Le fait répond d'or
oui ou non aux questions de ce genre
fond, il importe peu. Sans doute il y
momens où les affaires matérielles de
ciété vont mal, où le courant ne le
pas, où, accrochées à tous les accide
tiques qui se rencontrent chemin f
elles se gênent, s'engorgent, se bar
s'embarrassent les unes dans les autre
qu'est-ce que cela fait? D'ailleurs
que le vent, comme on dit, n'est p
poésie, ce n'est pas un motif pour
poésie ne prenne pas son vol. Tout a
traire des vaisseaux, les oiseaux ne
bien que contre le vent. Or la poésie
l'oiseau. *Musa ales*, dit un ancien.

Et c'est pour cela même qu'elle e
belle et plus forte, risquée au mil
orages politiques. Quand on sent la
d'une certaine façon, on l'aime mieu
tant la montagne et la ruine, planant
valanche, bâtissant son aire dans la t

qu'en fuite vers un perpétuel printemps. On l'aime mieux aigle qu'hirondelle.

Hâtons-nous de déclarer ici, car il en est peut-être temps, que dans tout ce que l'auteur de ce livre vient de dire pour expliquer l'opportunité d'un volume de véritable poésie qui apparaîtrait dans un moment où il y a tant de prose dans les esprits, et à cause de cette prose même, il est très-loin d'avoir voulu faire la moindre allusion à son propre ouvrage. Il en sent l'insuffisance et l'indigence tout le premier. L'artiste, comme l'auteur le comprend, qui prouve la vitalité de l'art au milieu d'une révolution, le poète qui fait acte de poésie entre deux émeutes, est un grand homme, un génie, un œil, ὀφθαλμος, comme dit admirablement la métaphore grecque. L'auteur n'a jamais prétendu à la splendeur de ces titres au-dessus desquels il n'y a rien. Non; s'il publie, dans ce mois de novembre 1831, *les Feuilles d'automne*, c'est que le contraste entre la tranquillité de ces vers et l'agitation fébrile des esprits lui a paru curieux à voir au grand jour. Il ressent, en abandonnant ce livre

inutile au flot populaire qui emport
d'autres choses meilleures, un peu de
lancolique plaisir qu'on éprouve à jet
fleur dans un torrent, et à voir ce
devient.

Qu'on lui passe une image un peu
tieuse, le volcan d'une révolution éta
vert devant ses yeux. Le volcan l'a te
s'y précipite. Il sait fort bien du reste q
pédocle n'est pas un grand homme, e
n'est resté de lui que sa chaussure.

Il laisse donc aller ce livre à sa des
quelle qu'elle soit, *liber, ibis in urb*
demain il se tournera d'un autre côté.
ce d'ailleurs que ces pages qu'il livre
au hasard, au premier vent qui en v
Des feuilles tombées, des feuilles m
comme toutes feuilles d'automne. Ce
point là de la poésie de tumulte et de
ce sont des vers sereins et paisibles, d
comme tout le monde en fait ou en rê
vers de la famille, du foyer domes
de la vie privée; des vers de l'intér
l'ame. C'est un regard mélancolique
signé, jeté çà et là sur ce qui est,

sur ce qui a été. C'est l'écho de ces pensées, souvent inexprimables, qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va; une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe; ou l'arrivée imprévue d'un ami de collége presque oublié, quoique toujours aimé dans un repli obscur du cœur; ou la contemplation de ces hommes à volonté forte qui brisent le destin ou se font briser par lui; ou le passage d'un de ces êtres faibles qui ignorent l'avenir, tantôt un enfant, tantôt un roi. Ce sont enfin, sur la vanité des projets et des espérances, sur l'amour à vingt ans, sur l'amour à trente ans, sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années, ce sont de ces élégies comme le cœur du poète en laisse sans cesse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie. Il y a deux mille ans que Térence disait :

> Plenus rimarum sum; hàc atque illàc
> Perfluo.

C'est maintenant le lieu de répondre question des personnes qui ont bien v demander à l'auteur si les deux ou trois inspirées par les événemens contempora qu'il a publiées à différentes époques de dix-huit mois, seraient comprises dans *Feuilles d'automne*. Non. Il n'y a poin place pour cette poésie qu'on appelle p tique et qu'il voudrait qu'on appelât h rique. Ces poésies véhémentes et passion auraient troublé le calme et l'unité d volume. Elles font d'ailleurs partie d'un cueil de poésie politique, que l'auteur en réserve *. Il attend pour le publier un ment plus littéraire.

Ce que sera ce recueil, quelles sympa et quelles antipathies l'inspireront, on en juger, si l'on en est curieux, par la pièc du livre que nous mettons au jour. Ce dant, dans la position indépendante, dé téressée et laborieuse où l'auteur a v

---

* Nous pensons que le public nous saura gr voir mis à la fin de ce volume les odes désign par l'auteur. (*Laurent frères*.)

rester, dégagé de toute haine comme de toute reconnaissance politique, ne devant rien à aucun de ceux qui sont puissans aujourd'hui, prêt à se laisser reprendre tout ce qu'on aurait pu lui laisser par indifférence ou par oubli, il croit avoir le droit de dire d'avance que ses vers seront ceux d'un homme honnête, simple et sérieux, qui veut toute liberté, toute amélioration, tout progrès, et en même temps toute précaution, tout ménagement, toute mesure; qui n'a plus, il est vrai, la même opinion qu'il y a dix ans sur ces choses variables qui constituent les questions politiques; mais qui, dans ses changemens de conviction, s'est toujours laissé conseiller par sa conscience, jamais par son intérêt. Il répétera en outre ici ce qu'il a déjà dit ailleurs * et ce qu'il ne se lassera jamais de dire et de prouver : que, quelle que soit sa partialité passionnée pour les peuples dans l'immense querelle qui s'agite au dix-neuvième siècle entre eux et les rois, jamais il n'oubliera quelles ont été les opinions, les

* Préface de *Marion de Lorme*.

crédulités et même les erreurs de sa p
jeunesse. Il n'attendra jamais qu'on
pelle qu'il a été, à dix-sept ans, stu
jacobite et cavalier; qu'il a presque
Vendée avant la France; que si son pè
un des premiers volontaires de la gra
publique, sa mère, pauvre fille de quin
en fuite à travers le Bocage, a été un
yande, comme madame de Boncha
madame de Larochejacquelin. Il n'in
s la race tombée, parce qu'il est d
qui ont eu foi en elle, et qui, chacun p
part et selon son importance, avaient cr
voir répondre d'elle à la France. D'ail
quelles que soient les fautes, quel
soient même les crimes, c'est le cas pl
mais de prononcer le nom de Bourbon
récaution, gravité et respect, maint
que le vieillard qui a été le Roi n'a plu
la tête que des cheveux blancs.

Paris, 20 novembre 1831.

I.

Data fata secu
DEVISE DES ST-JO

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaça
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint end
Le front de l'empereur brisait le masque é
Alors dans Besançon, vieille ville espagnol
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vo
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roses
Fit faire en même temps sa bière et son ber
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à viv
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque
Quel lait pur, que de soins, que de vœux,
mour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamn
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obst

Ange qui sur trois fils attachés à ses pas,
Épandait son amour et ne mesurait pas !

O l'amour d'une mère ! — amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter son enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage !

Maintenant jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon ame où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et quoiqu'encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit !

Si parfois de mon sein s'envolent mes pens
Mes chansons par le monde en lambeaux d
S'il me plaît de cacher l'amour et la doule
Dans le coin d'un roman ironique et raille
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie ;
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choi
D'autres hommes comme eux, vivant tous i
De mon souffle et parlant au peuple avec
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allum
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui f
Dans le rhythme profond, moule mystérieu
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans l
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, e
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment s
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fat
Fait reluire et vibrer mon ame de cristal,
Mon ame aux mille voix, que le Dieu que j
Mit au centre de tout comme un écho sono

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mau
Et je sais d'où je viens si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon ame ;
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limo
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fl
Le trône pour son droit, le roi pour ses ma

Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne !

Juin 1830.



II.

Lyrnessi domus alta, solo Laurente s

VIRG.

A M. Louis B.

Louis, quand vous irez, dans un de vos vo
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charman
Toulouse la romaine, où dans des jours me
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,
Passez par Blois. — Et là, bien volontiers sar
Laissez dans le logis vos compagnons de rout
Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiro
Vous, avec vos pensers qui haussent votre
Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des c
Laissez là le château, quoique sombre et pui
Quoiqu'il ait à la face une tache de sang;
Admirez, en passant, cette tour octogone
Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone;
Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce

Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami ; car tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.

Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre,
Que l'église, ou la Loire et ses voiles aux vents,
Et ses mille archipels plus que ses flots mouvans,
Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles,
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
Regardez à vos pieds. —

Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers :
C'est là.—Regardez bien : c'est le toit de mon père.
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé !

Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère
Et puis à votre sœur, et dites : « Notre ami
»Ne reverra jamais son vieux père endormi !

»Hélas! il a perdu cette sainte défense
»Qui protége la vie encore après l'enfance,
»Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
»Prête une expérience au jeune matelot !
»Plus de père pour lui ! plus rien qu'une mémoire !

»Plus d'auguste vieillesse à couronner de gl
»Plus de récits guerriers ! plus de beaux
»A faire caresser par les petits enfans !
»Hélas ! il a perdu la moitié de sa vie,
»L'orgueil de faire voir à la foule ravie
»Son père, un vétéran, un général ancien !
»Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien
»Et le seuil paternel qui tressaille de joie
»Quand du fils qui revient le chien fidèle ab

»Le grand arbre est tombé ! resté seul au va
»L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
»Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille
»Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeu
»Se rallie inquiet autour du père seul
»Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul
»C'est son tour maintenant. Du soleil, de l
»On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'app
»C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souff
»De travailler pour tous, d'agir et de mouri

»Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
»Descendre la sagesse austère et recueillie ;
»Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à t
»Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
»Ses songes de grandeur et de gloire ingénu
»Et que pour travailler son ame reste nue,
»Laissant là l'espérance et les rêves dorés,
»Ainsi que la glaneuse, alors que dans les p
»Elle marche, d'épis emplissant sa corbeille
»Quitte son vêtement de fête de la veille !
»Mais le soir, la glaneuse aux branches d'un

»Reprendra ses atours, et chantant sa chanson
»S'en reviendra parée, et belle, et consolée;
»Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,
»N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
»L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour!

»Il continuera donc sa tâche commencée,
»Tandis que sa famille autour de lui pressée,
»Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
»Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
»Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
»Cette neige des jours qui blanchit notre tête!

»Ainsi du vétéran par la guerre épargné,
»Rien ne reste à son fils, muet et résigné,
»Qu'un tombeau vide, et toi, la maison orpheline
»Qu'on voit blanche et carrée au bas de la colline,
»Gardant comme un parfum dans le vase resté,
»Un air de bienvenue et d'hospitalité!

»Un sépulcre à Paris! de pierre ou de porphyre,
»Qu'importe! les tombeaux des aigles de l'empire
»Sont auprès. Ils sont là tous ces vieux généraux
»Morts un jour de victoire en antiques héros,
»Ou, regrettant peut-être et canons et mitraille,
»Tombés à la tribune, autre champ de bataille.
»Ses fils ont déposé sa cendre auprès des leurs,
»Afin qu'en l'autre monde, heureux pour les meilleurs,
»Il puisse converser avec ses frères d'armes;
»Car sans doute ces chefs, pleurés de tant de larmes,
»Ont là-bas une tente. Ils y viennent le soir
»Parler de guerre; au loin, dans l'ombre, ils peuvent
»Flotter de l'ennemi les enseignes rivales; [voir

»Et l'empereur au fond passe par intervalles

»Une maison à Blois ! riante, quoique en d
»Élégante et petite, avec un lierre au seuil,
»Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
»Comme un charmant asile à reposer sa vie
»Tant sa neuve façade a de fraîches couleur
»Tant son front est caché dans l'herbe et
fleurs !

»Maison ! sépulcre ! hélas ! pour retrouver
»De ce père parti sur le navire sombre,
»Où faut-il que le fils aille égarer ses pas ?...
»Maison, tu ne l'as plus ! tombeau, tu ne l'a

Juin 1830



III.

Præbete aures vos qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum, quoniam non custodistis legem justitiæ, neque secundùm voluntatem Dei ambulâstis.

Sap. 6.

Rêverie d'un Passant

A PROPOS D'UN ROI.

Voitures et chevaux à grand bruit, l'autre jour,
Menaient le roi de Naple au gala de la cour.
J'étais au Carrousel, passant avec la foule
Qui par ses trois guichets incessamment s'écoule
Et traverse ce lieu quatre cents fois par an
Pour regarder un prince ou voir l'heure au cadran.

Je suivais lentement, comme l'onde suit l'onde,
Tout ce peuple, songeant qu'il était dans le monde,
Certes, le fils aîné du vieux peuple romain,
Et qu'il avait un jour, d'un revers de sa main,
Déraciné du sol les tours de la Bastille.
Je m'arrêtai : le suisse avait fermé la grille.

Et le tambour battait, et parmi les bravos
Passait chaque voiture avec ses huit chevaux.

RÊVERIE D'UN PASSANT.

La fanfare emplissait la vaste cour, jonchée
D'officiers redressant leur tête empanachée ;
Et les royaux coursiers marchaient sans s'éto
Fiers de voir devant eux des drapeaux s'incli
Or, attentive au bruit, une femme, une vie
En haillons, et portant au bras quelque corb
Branlant son chef ridé, disait à haute voix:
— Un roi! sous l'empereur, j'en ai tant vu d

Alors je ne vis plus des voitures dorées
La haute impériale et les rouges livrées,
Et tandis que passait et repassait cent fois
Tout ce peuple inquiet plein de confuses voi
Je rêvai. Cependant la vieille vers la Grève
Poursuivait son chemin en me laissant mon r
Comme l'oiseau qui va, dans la forêt lâché,
Laisse trembler la feuille où son aile a touch

Oh! disais-je, la main sur mon front étendue
Philosophie, au bas du peuple descendue!
Des petits sur les grands grave et hautain reg
Où ce peuple est venu, le peuple arrive tard
Mais il est arrivé. Le voilà qui dédaigne!
Il n'est rien qu'il admire, ou qu'il aime, ou qu
Il sait tirer de tout d'austères jugemens,
Tant le marteau de fer des grands événemens
A, dans ces durs cerveaux qu'il façonnait san
Comme un coin dans le chêne enfoncé la sag

Il s'est dit tant de fois : — Où le monde en est
Que font les rois? à qui le trône? à qui l'exil
Qu'il médite aujourd'hui comme un juge sur

Sachant la fin de tout, se croyant en soi-même
Assez fort pour tout voir et pour tout épargner,
Lui qu'on n'exile pas et qui laisse régner !

La cour est en gala ! pendant qu'au-dessous d'elle,
Comme sous le vaisseau l'océan qui chancelle,
Sans cesse remué, gronde un peuple profond
Dont nul regard de roi ne peut sonder le fond.

Démence et trahison qui disent sans relâche :
— O rois, vous êtes rois ! confiez votre tâche
Aux mille bras dorés qui soutiennent vos pas.
Dormez, n'apprenez point et ne méditez pas,
De peur que votre front, qu'un prestige environne,
Fasse en s'élargissant éclater la couronne ! —

O rois, veillez, veillez ! tâchez d'avoir régné.
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné :
Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la liberté qui vous porte avec elle ;
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit.

Écoutez, écoutez, à l'horizon immense,
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment.
C'est le peuple qui vient ! c'est la haute marée
Qui monte incessamment par son astre attirée.
Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
Avec ses lois, ses mœurs, les monumens qu'il fonde,

Vains obstacles qui font à peine écumer l'on
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plu
Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux!
Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élèv
Malheur à qui le soir s'attarde sur la grève,
Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
D'où vient qu'à l'horizon on entend ce grand
Rois, hâtez-vous! rentrez dans le siècle o
  sommes,
Quittez l'ancien rivage! — A cette mer des h
Faites place, ou voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé que son flot doit couvrir!

Ainsi ce qu'en passant avait dit cette femme
Remuait mes pensers dans le fond de mon an
Quand un soldat soudain, du poste détaché,
Me cria : — Compagnon, le soleil est couché.

18 *Mai* 1830.





IV.

De todo, nada. De todos, nadie.
CALDERON.

Que t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil;
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté!
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité:
La gloire fuit à tire d'aile;
Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu;
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle!

Hélas! plus de grandeur contient plus de néant!
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois;
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi! hauteur de nos tours, splendeur de n
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface!
Mystérieux abîme où l'esprit se confond!
A quelques pieds sous terre un silence profo
Et tant de bruit à la surface!

Juin 1830.



V.

O altitudo !

CE QU'ON ENTEND

Sur la Montagne.

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux ?
Était-ce aux bords du Sund ? aux côtes de Bretagne ?
Aviez-vous l'océan aux pieds de la montagne ?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté ?

Voici ce qu'on entend :—du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

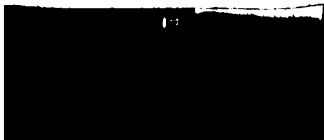
Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,

Plein d'accords éclatans, de suaves murmı
Doux comme un chant du soir, fort comn
d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadroı
Et souffle, furieuse, aux bouches des clair
C'était une musique ineffable et profonde
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour dı
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeı
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre daı
Avec le temps, l'espace, et la forme, et l‹
Comme une autre atmosphère épars et déb
L'hymne éternel couvrait tout le globe ino
Le monde enveloppé dans cette symphonie
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'l

Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une me

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix l'une à l'autre m
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'aı
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profond‹
Comme on voit deux courans qui se croi

L'une venait des mers; chant de gloire! hy
reux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entı
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous
Était triste : c'était le murmure des homme
Et dans ce grand concert, qui chantait jou
Chaque onde avait sa voix et chaque homme



Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par momens abaissait sa voix haute;
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait : et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient?
Hélas ! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères ! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
L'une disait : NATURE ! et l'autre : HUMANITÉ !

Alors je méditai ; car mon esprit fidèle,
Hélas ! n'avait jamais déployé plus grande aile ;

Dans mon ombre jamais n'avait lui tant
Et je rêvai long-temps, contemplant tour
Après l'abîme obscur que me cachait la l
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dan
Et je me demandai, pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout c
Que fait l'ame, lequel vaut mieux d'être o
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à so
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre hun

Juillet 1829.



VI.

L'une partie du monde ne sait
point comme l'autre vit et se
gouverne.

PHILIPPE DE COMINES.

A un Voyageur.

Ami! vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.
Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant.

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon;

Et comme l'arbre vert qui de loin la dessi
A sa porte effeuillant ses jours, prenait ra
Au seuil de sa maison !

Vous êtes fatigué tant vous avez vu d'hom
Enfin vous revenez, las de ce que nous so
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses inféco
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois n
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses j
Des enfans dans vos mains tenant les tête
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère !
« — Où donc ton père ! où donc ton fils ? c
— Ils voyagent aussi !

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune :
Nul homme n'y peut rien porter de sa for
Tant le maître est jaloux !
Le voyage qu'ils font est profond et sans b
On le fait à pas lents parmi des faces morr
Et nous le ferons tous !

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtr
En diverses saisons, tous trois, l'un aprè
Ils ont pris leur essor.
Hélas ! j'ai mis en terre, à cette heure su
Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-mê
Enfoui mon trésor !

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'a
Vu trois fois un drap noir semé de blanc

Tendre ce corridor.
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme.
Mais, le cercueil fermé, mon ame a vu leur ame
Ouvrir deux ailes d'or.

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit, puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre
Et vont où nous irons!

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.
Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
Laquelle dort le mieux?

Venez; muets tous deux et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire
Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon!

Combien vivent joyeux, qui devaient, sœurs
Faire un pleur éternel de quelques ombres
Pouvoir des ans vainqueurs !
Les morts durent bien peu; laissons-les sous l
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en pous
Moins vite que nos cœurs !

Voyageur ! voyageur ! quelle est notre folie !
Qui sait combien de morts à chaque heure ou
Des plus chers, des plus beaux ?
Qui peut savoir combien toute douleur s'én
Et combien sur la terre un jour d'herbe qu
Efface de tombeaux ?

1829.



VII.

Causa tangor ab omni.
Ovid.

DICTÉ EN PRÉSENCE

Du Glacier du Rhône.

**Souvent, quand mon esprit riche en métamorphoses
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'ame est embrasée,
Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée,
Le ramasse et l'enlève aux cieux.**

**Alors, nuage errant, ma haute poésie
Vole capricieuse, et sans route choisie,
De l'occident au sud, du nord à l'orient;
Et regarde, du haut des radieuses voûtes,
Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
Leur jette son ombre en fuyant.**

**Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile,
Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure;**

Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans la fournaise du couchant.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête gris
Sur des Alpes de neige un vent jaloux la bri
Qu'importe! Suspendu sur l'abîme béant
Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime
Fait une couronne au géant!

Comme le haut cimier du mont inabordabl
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acie
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
Change en cratère le glacier.

Son front blanc dans la nuit semble une au
Le chamois effaré, dont le pied vaut une aile,
L'aigle même le craint, sombre et silencieu
La tempête à ses pieds tourbillonne et se tr
L'œil ose à peine atteindre à sa face sereine
Tant il est avant dans les cieux!

Et seul, à ces hauteurs, sans crainte et sans ve
Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu
Et contemple de près ces splendeurs sidéral
Dont la nuit sème au loin ses sombres cathé
Jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu

Le frappe de nouveau, le précipite, et chan
Les prismes du glacier en flots mêlés de fan



Alors il croule, alors, éveillant mille échos,
Il retombe en torrent dans l'océan du monde,
Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde,
Où se ressemblent tous les flots!

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
Dans un cercle éternel incessamment poussées.
Du terrestre océan dont les flots sont amers,
Comme sous un rayon monte une nue épaisse,
Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
Redescendent des cieux aux mers.

Mai 1829.



VIII.

D'hommes tu nous fais die

RÉGNIER.

A M. David, statuair

Oh! que ne suis-je un de ces hommes
Qui, géans d'un siècle effacé,
Jusque dans le siècle où nous sommes
Règnent du fond de leur passé!
Que ne suis-je, prince ou poète,
De ces mortels à haute tête,
D'un monde à la fois base et faîte,
Que leur temps ne peut contenir;
Qui, dans le calme ou dans l'orage,
Qu'on les adore ou les outrage,
Devançant le pas de leur âge,
Marchent un pied dans l'avenir!

Que ne suis-je une de ces flammes,
Un de ces pôles glorieux,
Vers qui penchent toutes les ames,
Sur qui se fixent tous les yeux!
De ces hommes dont les statues,

Du flot des temps toujours battues,
D'un tel signe sont revêtues
Que, si le hasard les abat,
S'il les détrône de leur sphère,
Du bronze auguste on ne peut faire
Que des cloches pour la prière
Ou des canons pour le combat!

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David! mon corps, fait pour souffrir,
Du moins sous tes mains magnanimes
Renaîtrait pour ne plus mourir!
Du haut du temple ou du théâtre,
Colosse de bronze ou d'albâtre,
Salué d'un peuple idolâtre,
Je surgirais sur la cité,
Comme un géant en sentinelle,
Couvrant la ville de mon aile,
Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté!

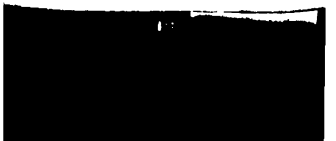
Car c'est toi, lorsqu'un héros tombe,
Qui le relèves souverain!
Toi qui le scelles sur sa tombe
Qu'il foule avec des pieds d'airain!
Rival de Rome et de Ferrare,
Tu pétris pour le mortel rare
Ou le marbre froid de Carrare,
Ou le métal qui fume et bout.
Le grand homme au tombeau s'apaise
Quand ta main, à qui rien ne pèse,

Hors du bloc ou de la fournaise
Le jette vivant et debout !

Sans toi peut-être sa mémoire
Pâlirait d'un oubli fatal ;
Mais c'est toi qui sculptes sa gloire
Visible sur un piédestal.
Ce fanal, perdu pour le monde,
Feu rampant dans la nuit profonde,
S'éteindrait, sans montrer sur l'onde
Ni les écueils ni le chemin ;
C'est ton souffle qui le ranime ;
C'est toi qui, sur le sombre abîme,
Dresses le colosse sublime
Qui prend le phare dans sa main.

Lorsqu'à tes yeux une pensée
Sous les traits d'un grand homme a lui
Tu la fais marbre, elle est fixée,
Et les peuples disent : C'est lui !
Mais avant d'être pour la foule,
Long-temps dans ta tête elle roule
Comme une flamboyante houle
Au fond du volcan souterrain :
Loin du grand jour qui la réclame
Tu la fais bouillir dans ton ame ;
Ainsi de ses langues de flamme
Le feu saisit l'urne d'airain.

Va ! que nos villes soient remplies
De tes colosses radieux !
Qu'à jamais tu te multiplies



Dans un peuple de demi-dieux !
Fais de nos cités des Corinthes !
Oh ! ta pensée a des étreintes
Dont l'airain garde les empreintes,
Dont le granit s'enorgueillit !
Honneur au sol que ton pied foule !
Un métal dans tes veines coule ;
Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit !

Bonaparte eût voulu renaître
De marbre et géant sous ta main ;
Cromwell, son aïeul et son maître,
T'eût livré son front surhumain ;
Ton bras eût sculpté pour l'Espagne
Charles-Quint ; pour nous, Charlemagne,
Un pied sur l'hydre d'Allemagne,
L'autre sur Rome aux sept coteaux ;
Au sépulcre prêt à descendre,
César t'eût confié sa cendre,
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre
Pour lui tailler le mont Athos !

Juillet 1827.



IX.

Te referent fluctus !
HORAT.

A M. de Lamartine

Naguère une même tourmente,
Ami, battait nos deux esquifs;
Une même vague écumante
Nous jetait aux mêmes récifs;
Les mêmes haines débordées
Gonflaient sous nos nefs inondées
Leurs flots toujours multipliés;
Et, comme un océan qui roule,
Toutes les têtes de la foule
Hurlaient à la fois sous nos pieds !

Qu'allais-je faire en cet orage
Moi qui m'échappais du berceau ?
Moi qui vivais d'un peu d'ombrage
Et d'un peu d'air, comme l'oiseau ?
A cette mer qui le repousse
Pourquoi livrer mon nid de mousse

Où le jour n'osait pénétrer ?
Pourquoi donner à la rafale
Ma belle robe nuptiale
Comme une voile à déchirer ?

C'est que dans mes songes de flamme,
C'est que dans mes rêves d'enfant,
J'avais toujours présens à l'ame
Ces hommes au front triomphant,
Qui, tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien en soit venu,
Dont la tête au ciel est tournée,
Dont l'ame, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu !

Ces Gamas en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création.
Ces Colombs, dans leur main profonde,
Pèsent la terre et pèsent l'onde
Comme à la balance du ciel,
Et voyant d'en haut toute cause,
Sentent qu'il manque quelque chose
A l'équilibre universel !

Ce contre-poids qui se dérobe,
Ils le chercheront, ils iront ;
Ils rendront sa ceinture au globe,
A l'univers son double front :
Ils partent, on plaint leur folie !

A M. DE LAMARTINE.

L'onde les emporte ; on oublie
Le voyage et le voyageur ! ... —
Tout à coup de la mer profonde
Ils ressortent avec leur monde,
Comme avec sa perle un plongeur !

Voilà quelle était ma pensée.
Quand sur le flot sombre et grossi
Je risquai ma nef insensée,
Moi, je cherchais un monde aussi !
Mais à peine loin du rivage,
J'ai vu sur l'océan sauvage
Commencer dans un tourbillon
Cette lutte qui me déchire
Entre les voiles du navire
Et les ailes de l'aquilon !

C'est alors qu'en l'orage sombre
J'entrevis ton mât glorieux
Qui, bien avant le mien, dans l'om
Fatiguait l'autan furieux.
Alors, la tempête était haute,
Nous combattîmes côte à côte,
Tous deux, moi barque, toi vaisse
Comme le frère auprès du frère,
Comme le nid auprès de l'aire,
Comme auprès du lit le berceau !

L'autan criait dans nos antennes,
Le flot lavait nos ponts mouvans.
Nos banderolles incertaines
Frissonnaient au souffle des vents.



Nous voyions les vagues humides,
Comme des cavales numides,
Se dresser, hennir, écumer;
L'éclair rougissant chaque lame
Mettait des crinières de flamme
A tous ces coursiers de la mer !

Nous, échevelés dans la brume,
Chantant plus haut dans l'ouragan,
Nous admirions la vaste écume
Et la beauté de l'océan !
Tandis que la foudre sublime
Planait toute en feu sur l'abîme,
Nous chantions, hardis matelots,
La laissant passer sur nos têtes,
Et, comme l'oiseau des tempêtes,
Tremper ses ailes dans les flots !

Échangeant nos signaux fidèles
Et nous saluant de la voix,
Pareils à deux sœurs hirondelles,
Nous voulions, tous deux à la fois,
Doubler le même promontoire,
Remporter la même victoire,
Dépasser le siècle en courroux;
Nous tentions le même voyage:
Nous voyions surgir dans l'orage
Le même Adamastor jaloux !

Bientôt la nuit toujours croissante,
Ou quelque vent qui t'emportait,
M'a dérobé ta nef puissante

A M. DE LAMARTINE.

Dont l'ombre auprès de moi flottait
Seul je suis resté sous la nue.
Depuis, l'orage continue,
Le temps est noir, le vent mauvais;
L'ombre m'enveloppe et m'isole,
Et si je n'avais ma boussole
Je ne saurais pas où je vais!

Dans cette tourmente fatale
J'ai passé les nuits et les jours;
J'ai pleuré la terre natale,
Et mon enfance et mes amours.
Si j'implorais le flot qui gronde,
Toutes les cavernes de l'onde
Se rouvraient jusqu'au fond des mer
Si j'invoquais le ciel, l'orage,
Avec plus de bruit et de rage,
Secouait sa gerbe d'éclairs!

Long-temps, laissant le vent bruire,
Je t'ai cherché, criant ton nom!
Voici qu'enfin je te vois luire
A la cime de l'horizon.
Mais ce n'est plus la nef ployée,
Battue, errante, foudroyée
Sous tous les caprices des cieux;
Rêvant d'idéales conquêtes,
Risquant à travers les tempêtes
Un voyage mystérieux!

C'est un navire magnifique
Bercé par le flot souriant,

Qui, sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'orient!
Toujours en avant de sa voile
On voit cheminer une étoile
Qui rayonne à l'œil ébloui:
Jamais on ne le voit éclore
Sans une étincelante aurore
Qui se lève derrière lui!

Le ciel serein, la mer sereine
L'enveloppent de tous côtés;
Par ses mâts et par sa carène
Il plonge aux deux immensités!
Le flot s'y brise en étincelles;
Ses voiles sont comme des ailes
Au souffle qui vient les gonfler;
Il vogue, il vogue vers la plage,
Et comme le cygne qui nage
On sent qu'il pourrait s'envoler!

Le peuple auquel il se révèle
Comme une blanche vision,
Roule, prolonge et renouvelle
Une immense acclamation.
La foule inonde au loin la rive.
Oh! dit elle, il vient, il arrive!
Elle l'appelle avec des pleurs,
Et le vent porte au beau navire,
Comme à Dieu l'encens et la myrrhe,
L'haleine de la terre en fleurs!

Oh! rentre au port, esquif sublime!
Jette l'ancre loin des frimas!

Vois cette couronne unanime
Que la foule attache à tes mâts!
Oublie et l'onde et l'aventure,
Et le labeur de la mâture,
Et le souffle orageux du nord;
Triomphe à l'abri des naufrages,
Et ris-toi de tous les orages
Qui rongent les chaînes du port!

Tu reviens de ton Amérique!
Ton monde est trouvé! — Sur les fl
Ce monde, à ton souffle lyrique,
Comme un œuf sublime est éclos!
C'est un univers qui s'éveille!
Une création pareille
A celle qui rayonne au jour!
De nouveaux infinis qui s'ouvrent!
Un de ces mondes que découvrent
Ceux qui de l'ame ont fait le tour!

Tu peux dire à qui doute encore:
«J'en viens! j'en ai cueilli ce fruit!
»Votre aurore n'est pas l'aurore
»Et votre nuit n'est pas la nuit.
»Votre soleil ne vaut pas l'autre!
»Leur jour est plus bleu que le vôt
»Dieu montre sa face en leur ciel!
»J'ai vu luire une croix d'étoiles
»Clouée à leurs nocturnes voiles
»Comme un labarum éternel!»

Tu dirais la verte savane,
Les hautes herbes des déserts,

Et les bois dont le zéphyr vanne
Toutes les graines dans les airs ;
Les grandes forêts inconnues ;
Les caps d'où s'envolent les nues
Comme l'encens des saints trépieds ;
Les fruits de lait et d'ambroisie,
Et les mines de poésie
Dont tu jettes l'or à leurs pieds !

Et puis encor tu pourrais dire,
Sans épuiser ton univers,
Ses monts d'agate et de porphyre,
Ses fleuves qui noieraient leurs mers ;
Dans ce monde, né de la veille,
Tu peindrais la beauté vermeille,
Terre vierge et féconde à tous,
Patrie où rien ne nous repousse,
Et ta voix magnifique et douce
Les ferait tomber à genoux !

Désormais à tous tes voyages
Vers ce monde trouvé par toi,
En foule ils courront aux rivages
Comme un peuple autour de son roi !
Mille acclamations sur l'onde
Suivront long-temps ta voile blonde
Brillante en mer comme un fanal,
Salueront le vent qui t'enlève,
Puis sommeilleront sur la grève
Jusqu'à ton retour triomphal !

Ah ! soit qu'au port ton vaisseau dorme,
Soit qu'il se livre sans effroi

A M. DE LAMARTINE.

Aux baisers de la mer difforme
Qui hurle béante sous moi,
De ta sérénité sublime
Regarde parfois dans l'abîme
Avec des yeux de pleurs remplis,
Ce point noir dans ton ciel limpid
Ce tourbillon sombre et rapide
Qui roule une voile en ses plis!

C'est mon tourbillon, c'est ma voi
C'est l'ouragan qui, furieux,
A mesure éteint chaque étoile
Qui se hasarde dans mes cieux!
C'est la tourmente qui m'emporte
C'est la nuée ardente et forte
Qui se joue avec moi dans l'air,
Et tournoyant comme une roue,
Fait étinceler sur ma proue
Le glaive acéré de l'éclair!

Alors, d'un cœur tendre et fidèle
Ami, souviens-toi de l'ami
Qui toujours poursuit à coups d'ai
Le vent dans ta voile endormi!
Songe que du sein de l'orage
Il t'a vû surgir au rivage
Dans un triomphe universel,
Et qu'alors il levait la tête,
Et qu'il oubliait sa tempête
Pour chanter l'azur de ton ciel!

Et si mon invisible monde
Toujours à l'horizon me fuit,

Si rien ne germe dans cette onde
Que je laboure jour et nuit,
Si mon navire de mystère
Se brise à cette ingrate terre
Que cherchent mes yeux obstinés,
Pleure, ami, mon ombre jalouse !
Colomb doit plaindre Lapeyrouse.
Tous deux étaient prédestinés !

Juin 1830.



X.

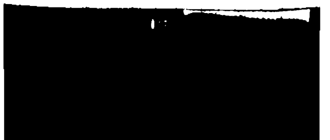
Æstuat i

Un jour au mont Atlas les collines jalous
Dirent :—Vois nos prés verts, vois nos fraî
Où vient la jeune fille, errant en liberté,
Chanter, rire, et rêver après qu'elle a ch
Nos pieds que l'océan baise en grondant
Le sauvage océan ! notre tête sereine
A qui l'été de flamme et la rosée en pleu
Font tant épanouir de couronnes de fleu

Mais toi, géant! — d'où vient que sur ta
Planent incessamment des aigles à l'œil f
Qui donc, comme une branche où l'oiseau
Courbe ta large épaule et ton dos de gra
Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'ab
d'ombre ?
Quel orage éternel te bat d'un éclair som
Qui t'a mis tant de neige et de rides au fr
Et ce front, où jamais printemps ne sou
Qui donc le courbe ainsi ? quelle sueur l'i

Atlas leur répondit: C'est que je porte u

Avril 1830.



XI.

Yo contra todos y todos contra yo.
ROMANCE DEL VIEJO ARIAS.

Dédain.

A LORD BYRON, EN 1811.

I.

Qui peut savoir combien de jalouses pensées,
De haines, par l'envie en tous lieux ramassées,
De sourds ressentimens, d'inimitiés sans frein,
D'orages à courber les plus sublimes têtes,
Combien de passions, de fureurs, de tempêtes,
Grondent autour de toi, jeune homme au front serein!

Tu ne le sais pas, toi! — Car tandis qu'à ta base
La gueule des serpens s'élargit et s'écrase,
Tandis que ces rivaux, que tu croyais meilleurs,
Vont t'assiégeant en foule, ou dans la nuit secrète
Creusent maint piége infâme à ta marche distraite,
Pensif, tu regardes ailleurs!

Ou si parfois leurs cris montent jusqu'à ton ame,
Si ta colère, ouvrant ses deux ailes de flamme,
Veut foudroyer leur foule acharnée à ton nom,
Avant que le volcan n'ait trouvé son issue,
Avant que tu n'ais mis la main à ta massue,
Tu te prends à sourire et tu dis : A quoi bon ?

Puis voilà que revient ta chère rêverie,
Famille, enfance, amour, Dieu, liberté, patrie;
La lyre à réveiller; la scène à rajeunir;
Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre;
Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naî- [tre,
Religion de l'avenir!

II.

Allez donc! ennemis de son nom! foule vaine!
Autour de son génie épuisez votre haleine!
Recommencez toujours! ni trève, ni remord.
Allez, recommencez, veillez, et sans relâche
Roulez votre rocher, refaites votre tâche,
Envieux!..—Lui poète, il chante, il rêve, il dort.

Votre voix, qui s'aiguise et vibre comme un glaive,
N'est qu'une voix de plus dans le bruit qu'il soulève.
La gloire est un concert de mille échos épars,
Chœurs de démons, accords divins, chants angéli- [ques,
Pareil au bruit que font dans les places publiques
Une multitude de chars.

Il ne vous connaît pas. — Il dit par intervalles
Qu'il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales,

L'épine à mainte fleur; que c'est le sórt commun;
Que ce serait pitié d'écraser la cigale;
Que le trop bien est mal; que la rose au Bengale
Pour être sans épine est aussi sans parfum.

Et puis, qu'importe ! amis, ennemis, tout s'écoule.
C'est au même tombeau que va toute la foule.
Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi.
Trônes, sceptres, lauriers, temples, chars de victoire,
On ferait à des rois des couronnes de gloire
De tout ce qu'il dédaigne ici !

Que lui font donc ces cris où votre voix s'enroue ?
Que sert au flot amer d'écumer sur la proue ?
Il ignore vos noms, il n'en a point souci,
Et quand pour ébranler l'édifice qu'il fonde,
La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde,
Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi !

III.

Puis, quand il le voudra, scribes, docteurs, poètes,
Il sait qu'il peut, d'un souffle, en vos bouches muettes
Éteindre vos clameurs,
Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble
Comme le vent de mer emporte où bon lui semble
La chanson des rameurs !

En vain vos légions l'environnent sans nombre,
Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
A la fois tous vos fronts;
Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles,

DÉDAIN.

Comme un char en passant couvre le br
De mille moucherons!

Quand il veut, vos flambeaux, sublimes
Dont vous illuminez vos temples, vos ido
Vos dieux, votre foyer,
Phares éblouissans, clartés universelles,
Pâlissent à l'éclat des moindres étincelles
Du pied de son coursier!

Avril 183





XII.

In God is all.
DEVISE DES SALTOUN.

O toi qui si long-temps vis luire à mon côté
Le jour égal et pur de la prospérité,
Toi qui, lorsque mon ame allait de doute en doute,
Et comme un voyageur te demandait sa route,
Endormis sur ton sein mes rêves ténébreux,
Et pour toute raison disais : Soyons heureux!
Hélas! ô mon amie, hélas! voici que l'ombre
Envahit notre ciel, et que la vie est sombre;
Voici que le malheur s'épanche lentement
Sur l'azur radieux de notre firmament;
Voici qu'à nos regards s'obscurcit et recule
Notre horizon, perdu dans un noir crépuscule;
Or, dans ce ciel, où va la nuit se propageant,
Comme un œil lumineux, vivant, intelligent,
Vois-tu briller là-bas cette profonde étoile?
Des mille vérités que le bonheur nous voile,
C'est une qui paraît! c'est la première encor
Qui nous ait éblouis de sa lumière d'or!
Notre ciel, que déjà la sombre nuit réclame,
N'a plus assez d'éclat pour cacher cette flamme,
Et du sud, du couchant, ou du septentrion,
Chaque ombre qui survient donne à l'astre un rayon.

Et plus viendra la nuit, et plus, à plis fu
S'épaissiront sur nous son deuil et ses tén
Plus dans ce ciel sublime, à nos yeux en
En foule apparaîtront de splendides clart
Plus nous verrons dans l'ombre, où leur loi
Toutes les vérités étinceler ensemble,
Et graviter autour d'un centre impérieux
Et rompre et renouer leur chœur mystéri
Cette fatale nuit que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée huma
Et montre à ses deux bouts écrits en traits
Ces mots : Âme immortelle! éternité de D

Car tant que luit le jour, de son soleil de f
Il accable nos yeux, il aveugle notre ame,
Et nous nous reposons dans un doute serei
Sans savoir si le ciel est d'azur ou d'airain.
Mais la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leu
Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes
L'œil dans leurs profondeurs découvre à ch
Mille mondes nouveaux qu'il ne soupçonna
Soleils plus flamboyans, plus chevelus dans
Qu'en l'abîme sans fin il voit luire sans nom

Août 1





XIII.

Quot libras in duce summo?
JUVÉNAL.

A mon ami A. Fon....y.

C'est une chose grande et que tout homme envie
D'avoir un lustre en soi qu'on répand sur sa vie,
D'être choisi d'un peuple à venger son affront,
De ne point faire un pas qui n'ait trace en l'histoire,
Ou de chanter les yeux au ciel, et que la gloire
Fasse avec un regard reluire votre front.

Il est beau de courir par la terre usurpée,
Disciplinant les rois du plat de son épée;
D'être Napoléon, l'empereur radieux;
D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes.
Sans doute ils sont heureux les héros, les poètes,
Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux!

Il est beau, conquérant, législateur, prophète,
De marcher dépassant les hommes de la tête;
D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau;

Et que de vos vingt ans vingt siècles se s[...]
— Voilà ce que je dis : puis des pitiés m[...]
Quand je pense à tous ceux qui sont dan[...]

Juil[...]





XIV.

Oh primavera ! gioventù dell' anno
Oh gioventù ! primavera della vita.

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous ! Je m'enivre encore à votre ivresse;
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge !
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous !

J'avais donc dix-huit ans ! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui ! [me!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nom-
J'étais donc cet enfant, hélas ! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui !

O temps de rêverie, et de force, et de grâce !
Attendre tous les soirs une robe qui passe !
Baiser un gant jeté !
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire !
Être pur, être fier, être sublime et croire
A toute pureté !

A présent j'ai senti, j'ai vu, je sais.—Qu'importe ?
Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte

Qui gémit en tournant !
Oh ! que cet âge ardent, qui me sembl
A côté du bonheur qui m'abrite à son
Rayonne maintenant !

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloi
Me croyant satisfait ?
Hélas ! pour revenir m'apparaître si bel
Quand vous ne pouvez plus me prendre
Que vous ai-je donc fait ?

Oh ! quand ce doux passé, quand cet â
Avec sa robe blanche où notre amour s'
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes a
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes ch
Qui vous restent aux mains !

Oublions ! oublions ! Quand la jeunesse e
Laissons-nous emporter par le vent qui l
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous ; notre œuvre est u
L'homme, fantôme errant, passe sans la
Son ombre sur le mur !

M





XV.

Sinite parvulos venire ad me.
JÉSUS.

Laissez.—Tous ces enfans sont bien là.—Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule ? [cris,
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs
Effarouchent la muse et chassent les péris ?.... —
Venez, enfans, venez en foule !

Venez autour de moi; riez, chantez, courez!
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule en ce monde, où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures !

Fâcheux! qui les vouliez écarter! — Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes?
Croyez-vous que j'ai peur, quand je vois, au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,
Passer toutes ces têtes blondes?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux

Une maison vide et muette ?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défe
Un rayon de soleil, un sourire d'enfan
Au ciel sombre, au cœur du po

— « Mais ils s'effaceront à leurs bruyan
» Ces mots sacrés que dit une muse tou
» Ces chants purs où l'âme se no
Et que m'importe à moi, muse, chant
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie !

La belle ambition et le rare destin !
Chanter ! toujours chanter pour un éch
Pour un vain bruit qui passe et
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et
Expier dans ses jours les rêves de ses n
Faire un avenir à sa tombe !

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et
Et toute ma famille avec tout mon lois
Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris f
S'enfuir comme devant un essaim d'éc
Une troupe d'oiseaux s'envole !

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'év
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées ;
La ballade est plus fraîche, et dans le
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins
Le groupe des strophes ailées !

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatans,
Mes hymnes parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'ame est épuisée,
O mes amis! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée!

Venez, enfans! — A vous jardins, cours, escaliers!
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers!
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs!
Ma joie, et mon bonheur, et mon ame, et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse!

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
Qu'on n'entend que dans les retraites,
Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'ame en rêvant
Se fait des musiques secrètes!

Moi, quelque soit le monde, et l'homme, et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivans
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfans
Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
Beau pays, dont la langue est faite pour ma voix,
Dont mes yeux aimaient leurs campagnes,
Bords où mes pas enfans suivaient Napoléon,

Fortes villes du Cid ! ô Valence, ô Léo
Castille, Aragon, mes Espagnes

Je ne veux traverser vos plaines, vos cit
Franchir vos ponts d'une arche entre deu
Voir vos palais romains ou maur
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enf
Que dans ces chars dorés qu'emplissent
Les grelots des mules sonores !

Mai 1830.





XVI.

Where should I steer?
BYRON.

Quand le livre où s'endort chaque soir ma pensée,
Quand l'air de la maison, les soucis du foyer,
Quand le bourdonnement de la ville insensée
Où toujours on entend quelque chose crier,

Quand tous ces mille soins de misère ou de fête
Qui remplissent nos jours, cercle aride et borné,
Ont tenu trop long-temps, comme un joug sur ma tête
Le regard de mon ame à la terre tourné ;

Elle s'échappe enfin, va, marche, et dans la plaine
Prend le même sentier qu'elle prendra demain,
Qui l'égare au hasard et toujours la ramène,
Comme un coursier prudent qui connaît le chemin.

Elle court aux forêts, où dans l'ombre indécise
Flottent tant de rayons, de murmures, de voix,
Trouve la rêverie au premier arbre assise,
Et toutes deux s'en vont ensemble dans les bois !

Juin 1830.

XVII.

Flebile nescio q
OVID.

Oh! pourquoi te cacher ! Tu pleurais seule
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait
Quelle ombre flottait dans ton ame
Était-ce long regret ou noir pressentiment
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant
Ou vague faiblesse de femme ?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et ses douceurs
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille che
Dansent, des fleurs au front et les main
Et bien avant le soir sont mortes ?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormi
Quelque ombre douloureuse avec des traits
Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais
Prier devant ces croix de pierre ou de bois
Où pendent tant de fleurs fanées ?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient p
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas

Tout miel est amer, tout ciel sombre,
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre, et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre !

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphir,
Nous fait courir et nous devance;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quand l'homme a pris son espérance !

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs: tes yeux purs et touchans
Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur, lavé par les pluies !

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.
Malheur aux insensés qui rient!
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons.
Car il préfère encor les malheureux aux bons,
Ceux qui pleurent à ceux qui prient !

Pleure afin de savoir ! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
Raniment nos forces brisées.
Souvent l'ame, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
Répand de ces douces rosées !

Pleure ; mais tu fais bien , cache-toi pour
Aie un asile en toi. Pour t'en désaltérer ,
Pour les savourer avec charmes ,
Sous le riche dehors de ta prospérité ,
Dans le fond de ton cœur , comme un fruit
Mets à part ton trésor de larmes !

Car la fleur, qui s'ouvrit avec l'aurore en
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
Admirer la splendeur timide ,
Sous ses corolles d'or, loin des yeux impos
Au fond de ce calice où sont tous ses parfum
Souvent cache une perle humide !

Juin 1830.



XVIII.

Sed satis est jam posse mori.
LUCAN.

Où donc est le bonheur, disais-je ? — Infortuné !
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Naître, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament!

Plus tard, aimer garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme ;
Glisser un mot furtif dans une tendre main ;
Aspirer aux douceurs d'un ineffable hymen ;
Envier l'eau qui fuit, le nuage qui vole ;
Sentir son cœur se fondre au son d'une parole ;
Connaître un pas qu'on aime, et que jaloux on suit ;
Rêver le jour, brûler et se tordre la nuit ;
Pleurer surtout cet âge où sommeillent les ames ;
Toujours souffrir ; parmi tous les regards de femmes,
Tous les buissons d'avril, les feux du ciel vermeil,
Ne chercher qu'un regard, qu'une fleur, qu'un soleil !

Puis effeuiller en hâte et d'une main jalouse
Les boutons d'orangers sur le front de l'épouse ;

Tout sentir; être heureux, et pourtant, insensé!
Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé;
Voir aux feux de midi, sans espoir qu'il renaisse,
Se faner son printemps, son matin, sa jeunesse;
Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
Qu'on vieillit au fardeau croissant du repentir!
Effacer de son front des taches et des rides;
S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
De cieux lointains, de mers où s'égarent nos pas;
Redemander cet âge où l'on ne dormait pas;
Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,
Bien fou, que maintenant on respire, on existe,
Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour
Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour!

Vieillir enfin, vieillir! comme des fleurs fanées
Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années;
Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris;
Boire le reste amer de ces parfums aigris;
Être sage, et railler l'amant et le poète;
Et lorsque nous touchons à la tombe muette,
Suivre en les rappelant d'un œil mouillé de pleurs
Nos enfans qui déjà sont tournés vers les leurs!

Ainsi l'homme, ô mon Dieu! marche toujours plus
sombre
Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre.

C'est donc avoir vécu! c'est donc avoir été!
Dans l'amour, et la joie, et la félicité
C'est avoir eu sa part! et se plaindre est folie.
Voilà de quel nectar la coupe était remplie!

Hélas! naître pour vivre en désirant la mort!
Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort,
Vieillir en regrettant la jeunesse ravie;
Mourir en regrettant la vieillesse et la vie!

Où donc est le bonheur, disais-je? — Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné!

Mai 1830.



XIX.

Le toit s'égaie
ANDRÉ CHÉNI

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de fami
Applaudit à grands cris; son doux regar
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillé
Se dérident soudain à voir l'enfant paraî
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou qu
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et no
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'a
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux !

Enfant, vous êtes l'aube et mon ame est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon ame est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,

LES FEUILLES D'AUTOM

Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune ame à
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceu
Frères, parens, amis, et mes ennemis
Dans le mal triomphans,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleu
La cage sans oiseaux, la ruche sans abei
La maison sans enfans !

Mai 1830.





XX.

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.
SAINTE-BEUVE.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par momens
Le sable des grèves
Plein de diamans,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des ames
Dans leurs bras charmans.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux.
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.

Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor ;
Des lis et des roses
Plein le corridor ;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or !

Enfant ! rêve encore !
Dors, ô mes amours !
Ta jeune ame ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe !
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours !

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin ;
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : Demain !

Il dort, innocence !
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : Gabriel !
Mais l'ange le touche,
Et berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel !

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser ;
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Novembre 1831.



XXI.

Πᾶν μοι συναρμόζει, ὃ
μοστόν ἐστι, ὦ κό
μοι πρόωρον, οὐδὲ ὄ
σοὶ εὔκαιρον· πᾶν
φέρουσιν αἱ σαὶ ὧρα
σις· ἐκ σοῦ πάντα, ἐ
τα, εἰς σὲ πάντα.

MARC...

Parfois, lorsque tout dort, je m'assieds
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts
J'écoute si d'en haut il tombe quelque
Et l'heure vainement me frappe de son
Quand je contemple, ému, cette fête é
Que le ciel rayonnant donne au monde

Souvent alors j'ai cru que ces soleils de
Dans ce monde endormi n'échauffaient c
Qu'à les comprendre seul j'étais prédest
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure
Le roi mystérieux de la pompe nocturn
Que le ciel pour moi seul s'était illumi

Novembre 1

XXII.

C'est une ame charmante.
DIDEROT.

A une Femme.

Enfant! si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous!

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace, et les cieux et les mondes,
Pour un baiser de toi!

Mai 18..

XXIII.

Quien no ama, ...

Oh! qui que vous soyez, jeune ou vieux,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélo
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans
Et, comme un météore au sein des nu
Vous laisse dans le cœur un sillon radi

Si vous ne connaissez que pour l'enten
Au poète amoureux qui chante et qui s
Ce suprême bonheur qui fait nos jours
De posséder un cœur sans réserve et sa
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir
De n'avoir pour soleils que deux yeux

Si vous n'avez jamais attendu, morne
Sous les vitres d'un bal qui rayonne da
L'heure où pour le départ les portes s'
Pour voir votre beauté, comme un écla
Rose avec des yeux bleus et toute jeun
Passer dans la lumière avec des fleurs

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres m

De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs;
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant lés femmes et les fleurs;

Si jamais vous n'avez descendu les collines
Le cœur tout débordant d'émotions divines,
Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls,
Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre,
Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre,
Cachés, et vous parlant tout bas, quoique tout seuls;

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre;
Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre,
Je t'aime! n'a rempli votre ame tout un jour;
Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes
En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couron- [nes,
Et la gloire, et l'empire, et qu'on avait l'amour!

La nuit, quand la veilleuse agonise dans l'urne,
Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne
Avec la tour saxonne et l'église des Goths,
Laisse sans les compter passer les heures noires
Qui, douze fois, semant les rêves illusoires,
S'envolent des clochers par groupes inégaux:

Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille,
Tandis qu'elle dormait oublieuse et vermeille,
Pleuré comme un enfant à force de souffrir,
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore,
Et maudit votre mère, et désiré mourir;

Si jamais vous n'avez senti que d'une fer
Le regard dans votre ame allumait une
Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'étai
Et que pour cette enfant, qui de vos ple
Il vous serait bien doux d'expirer sur la
Vous n'avez point aimé, vous n'avez poi

Novembre



XXIV.

Mens blanda in corpore blando.

Madame, autour de vous tant de grâce étincelle,
Votre chant est si pur, votre danse recèle
Un charme si vainqueur,
Un si touchant regard baigne votre prunelle,
Toute votre personne a quelque chose en elle
De si doux pour le cœur,

Que lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire,
Éclairer notre nuit d'un rayonnant sourire
Qui nous fait palpiter,
Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille,
Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille
Et se met à chanter!

Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame.
Car la chaste pudeur enveloppe votre ame
De ses voiles jaloux,
Et l'ange que le ciel commit à votre garde
N'a jamais à rougir quand, rêveur, il regarde
Ce qui se passe en vous.

Avril 1831.

XXV.

Amor, ch'a null' amato am
Mi prese del costui piacer si
Che, come vedi, ancor non m
DANTE.

Contempler dans son bain sans vo
Une fille aux yeux innocens;
Suivre de loin de blanches voiles;
Voir au ciel briller les étoiles
Et sous l'herbe les vers luisans;

Voir autour des mornes idoles
Des sultanes danser en rond;
D'un bal compter les girandoles;
La nuit, voir sur l'eau les gondole
Fuir avec une étoile au front;

Regarder la lune sereine;
Dormir sous l'arbre du chemin;
Être le roi lorsque la reine,
Par son sceptre d'or souveraine,
L'est aussi par sa blanche main;

Ouïr sur les harpes jalouses
Se plaindre la romance en pleurs;

Errer, pensif, sur les pelouses,
Le soir, lorsque les Andalouses
De leurs balcons jettent des fleurs ;

Rêver, tandis que les rosées
Pleuvent d'un beau ciel espagnol,
Et que les notes embrasées
S'épanouissent en fusées
Dans la chanson du rossignol;

Ne plus se rappeler le nombre
De ses jours, songes oubliés;
Suivre fuyant dans la nuit sombre
Un esprit qui traîne dans l'ombre
Deux sillons de flamme à ses pieds ;

Des boutons d'or qu'avril étale
Dépouiller le riche gazon;
Voir, après l'absence fatale,
Enfin, de sa ville natale
Grandir la flèche à l'horizon;

Non, tout ce qu'a la destinée
De biens réels ou fabuleux
N'est rien pour mon ame enchaînée,
Quand tu regardes inclinée
Mes yeux noirs avec tes yeux bleus!

Septembre 18...

XXVI.

O les tendres propos et les charmant
Que me disait Aline en la saison des r
Doux zéphyrs qui passiez alors dan
N'en apportiez-vous rien à l'oreille de

SEGRAIS.

Vois, cette branche est rude, elle est noi
Verse la pluie à flots sur son écorce nue;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu v
Une feuille percer ces nœuds si durs pour
Et tu demanderas comment un bourgeon
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce boi

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-
Quand sur mon ame, hélas! endurcie et
Ton souffle passe, après tant de maux exp
Pourquoi remonte et court ma sève évano
Pourquoi mon ame en fleur et tout épano
Jette soudain des vers que j'effeuille à tes

C'est que tout a sa loi, le monde et la fort
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits s
C'est que tout ici-bas a ses reflux constans:

C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire ;
C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire ;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps !

Février 18...





XXVII.

Here's a sigh to those wh
And a smile to those who
And, whatever sky's abo
Here's a heart for every f

BYRON.

A mes Amis G. B et

Amis! c'est donc Rouen, la ville aux viei
Aux vieilles tours, débris des races dispa
La ville aux cent clochers carillonnant da
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguil
Déchire incessamment les brumes de la n

C'est Rouen qui vous a ! Rouen qui vous
Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait
De l'aller voir avant qu'on ne l'ait démoli
Et tout m'a retenu, la famille, l'étude,
Mille soins, et surtout la vague inquiétude
Qui fait que l'homme craint son désir acc

J'ai différé. La vie à différer se passe.
De projets en projets, et d'espace en espa

Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola.
Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre,
Nous disons : « Il est temps. Exécutons ! c'est l'heure. »
Alors nous retournons les yeux, — la mort est là !

Ainsi de mes projets. — Quand vous verrai-je, Espagne,
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
Toi, Sicile que ronge un volcan souterrain,
Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore,
Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
Pyramides du Nil, cathédrales du Rhin !

Qui sait ? Jamais peut-être. — Et quand m'abriterai-je
Près de la mer, ou bien sous un mont blanc de neige,
Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux hé-
Où le soleil, dorant les tourelles du faîte, [ros,
N'enverra sur mon front que des rayons de fête
Teints de pourpre et d'azur au prisme des vitraux ?

Jamais non plus, sans doute. — En attendant, vaine
Oublié dans l'espace et perdu dans le nombre, [ombre,
Je vis. J'ai trois enfans en cercle à mon foyer ;
Et lorsque la sagesse entr'ouvre un peu ma porte
Elle me crie : Ami ! sois content. Que t'importe
Cette tente d'un jour qu'il faut sitôt ployer !

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère
Je me fais cent récits, comme à son fils un père.
Ce que je voudrais voir je le rêve si beau !
Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues,
Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues
Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau !

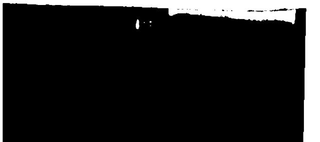
Ce sont des Alhambras, de hautes cat
Des Babels, dans la nue enfonçant leu
De noirs Escurials, mystérieux séjour,
Des villes d'autrefois, peintes et dentel
Où chantent jour et nuit mille cloches
Joyeuses d'habiter dans des clochers à

Et je rêve! Et jamais villes impériales
N'éclipseront ce rêve aux splendeurs idé
Gardons l'illusion; elle fuit assez tôt.
Chaque homme, dans son cœur, crée à
Tout un monde enchanté d'art et de po
C'est notre Chanaan que nous voyons d

Restons où nous voyons. Pourquoi voulo
Et toucher ce qu'on rêve, et marcher da
Que ferons-nous après? où descendre?
Plus de but à chercher! plus d'espoir q
De la terre donnée à la terre promise
Nul retour; et Moïse a bien fait de mou

Restons loin des objets dont la vue est cl
L'arc-en-ciel est vapeur, le nuage est fu
L'idéal tombe en poudre au toucher du
L'ame en songes de gloire ou d'amour se
Comme un enfant qui souffle en un floc
Chaque homme enfle une bulle où se ref

Frêle bulle d'azur, au roseau suspendue
Qui tremble au moindre choc et vacille
Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notr
Folle création qu'un zéphir inquiète!



Sphère aux mille couleurs, d'une goutte d'eau faite !
Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit !

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie.
Courses ! pays lointains ! voyages ! folle envie !
C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.
Où va l'esprit dans l'homme? Où va l'homme sur terre?
Seigneur ! Seigneur ! où va la terre dans le ciel?

Le saurons-nous jamais ? — Qui percera vos voiles,
Noirs firmamens, semés de nuages d'étoiles?
Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder ?
Où donc est la science ? où donc est l'origine ?
Cherchez au fond des mers cette perle divine,
Et, l'océan connu, l'ame reste à sonder!

Que faire et que penser ? — Nier, douter, ou croire !
Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire !
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : j'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
Il espère ; et, de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain !

Mai 1830.



XXVIII.

Buen
Go

A mes Amis S.-B.

Amis, mes deux amis ! mon peintre,
Vous me manquez toujours, et mon a
Vous redemande ici.
Des deux amis, si chers à ma lyre en
Pas un ne m'est resté. Je t'en veux, N
De me les prendre ainsi !

Ils emportent en eux toute ma poésie :
L'un, avec son doux luth de miel et d
L'autre avec ses pinceaux.
Peinture et poésie où s'abreuvait ma
Adieu votre onde ! Adieu l'Alphée et l'
Dont je mêlais les eaux !

Adieu surtout ces cœurs et ces ames si
Dont toujours j'ai trouvé, pour mes ma
Si tendre la pitié !
Adieu toute la joie à leur commerce un

Car tous deux, ô douceur! si divers de génie,
Ont la même amitié!

Je crois d'ici les voir, le poète et le peintre!
Ils s'en vont raisonnant de l'ogive et du cintre
Devant un vieux portail;
Ou, soudain, à loisir, changeant de fantaisie,
Poursuivent un œil noir dessous la jalousie,
A travers l'éventail.

Oh! de la jeune fille et du vieux monastère,
Toi, peins-nous la beauté, toi, dis-nous le mystère.
Charmez-nous tour à tour.
A travers le blanc voile et la muraille grise
Votre œil, ô mes amis, sait voir Dieu dans l'église,
Dans la femme l'amour!

Marchez, frères jumeaux, l'artiste avec l'apôtre!
L'un nous peint l'univers que nous explique l'autre:
Car, pour notre bonheur,
Chacun de vous, sur terre, a sa part qu'il réclame.
A toi, peintre, le monde! A toi, poète, l'ame!
A tous deux le Seigneur!

Mai 1830.



XXIX.

Obscuritate rerum verba sæp
Gervasius Tilberii

La pente de la Rê

Amis, ne creusez pas vos chères rêver
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fle
Et quand s'offre à vos yeux un océan q
Nagez à la surface ou jouez sur le bor
Car la pensée est sombre ! Une pente i
Va du monde réel à la sphère invisible
La spirale est profonde, et quand on y
Sans cesse se prolonge et va s'élargissa
Et pour avoir touché quelque énigme f
De ce voyage obscur souvent on revien

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car
Cette année, est de brise et de pluie at
Et le beau mois de mai, dont le rayon
Prend le masque d'avril, qui sourit et
J'avais levé le store aux gothiques coule
Je regardais au loin les arbres et les fle
Le soleil se jouait sur la pelouse verte

Dans les gouttes de pluie, et ma fenêtre ouverte
Apportait du jardin à mon esprit heureux
Un bruit d'enfans joueurs et d'oiseaux amoureux.
Paris, les grands ormeaux, maison, dôme, chaumière,
Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière
De cet astre de mai dont le rayon charmant
Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant!
Je me laissais aller à ces trois harmonies,
Printemps, matin, enfance, en ma retraite unies;
La Seine ainsi que moi laissait son flot vermeil
Suivre nonchalamment sa pente, et le soleil
Faisait évaporer à la fois sur les grèves
L'eau du fleuve en brouillards et ma pensée en rêves!

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi
Mes amis, non confus, mais tels que je les voi
Quand ils viennent le soir, troupe grave et fidèle,
Vous avec vos pinceaux dont la pointe étincelle,
Vous, laissant échapper vos vers au vol ardent,
Et nous tous, écoutant en cercle, ou regardant.
Ils étaient bien là tous, je voyais leurs visages,
Tous, même les absens qui font de longs voyages.
Puis tous ceux qui sont morts vinrent après ceux-ci,
Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient aussi.
Quand j'eus, quelques instans, des yeux de ma pensée
Contemplé leur famille à mon foyer pressée,
Je vis trembler leurs traits confus, et par degrés
Pâlir en s'effaçant leurs fronts décolorés,
Et tous, comme un ruisseau qui dans un lac s'écoule,
Se perdre autour de moi dans une immense foule.

Foule sans nom! chaos! des voix, des yeux, des pas.

Ceux qu'on n'a jamais vus, ceux qu'on n
Tous les vivans ! — cités bourdonnant a
Plus qu'un bois d'Amérique où des ruch
Caravanes campant sur le désert en feu
Matelots dispersés sur l'océan de Dieu,
Et, comme un pont hardi, sur l'onde q
Jetant d'un monde à l'autre un sillon d
Ainsi que l'araignée entre deux chênes
Jette un fil argenté qui flotte dans les ai

Les deux pôles ! le monde entier ! la me
Alpes aux fronts de neige, Etnas au noi
Tout à la fois, automne, été, printemp
Les vallons, descendant de la terre à la
Et s'y changeant en golfe, et des mers au
Les caps épanouis en chaînes de montag
Et les grands continens, brumeux, vert
Par les grands océans sans cesse dévorés
Tout, comme un paysage en une chamb
Se réfléchit avec ses rivières de moire,
Ses passans, ses brouillards flottant comm
Tout dans mon esprit sombre allait, marc
Alors, en attachant, toujours plus attent
Ma pensée et ma vue aux mille perspecti
Que le souffle du vent ou le pas des saiso
M'ouvrait à tous momens dans tous les ho
Je vis soudain surgir, parfois du sein des
A côté des cités vivantes des deux monde
D'autres villes aux fronts étranges, inouis
Sépulcres ruinés des temps évanouis,
Pleines d'entassemens, de tours, de pyra

Baignant leurs pieds aux mers, leur tête aux cieux hu-
Quelques-unes sortaient de dessous des cités [mides.
Où les vivans encor bruissent agités,
Et des siècles passés jusqu'à l'âge où nous sommes
Je pus compter ainsi trois étages de Romes.
Et tandis qu'élevant leurs inquiètes voix,
Les cités des vivans résonnaient à la fois
Des murmures du peuple ou du pas des armées,
Ces villes du passé, muettes et fermées, [seins,
Sans fumée à leurs toits, sans rumeurs dans leurs
Se taisaient et semblaient des ruches sans essaims.
J'attendais. Un grand bruit se fit. Les races mortes
De ces villes en deuil vinrent ouvrir les portes,
Et je les vis marcher ainsi que les vivans,
Et jeter seulement plus de poussière aux vents.
Alors, tours, aqueducs, pyramides, colonnes,
Je vis l'intérieur des vieilles Babylones,
Les Carthages, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,
D'où sans cesse sortaient des générations.

Ainsi j'embrassais tout : et la terre, et Cybèle ;
La face antique auprès de la face nouvelle ;
Le passé, le présent ; les vivans et les morts ;
Le genre humain complet comme au jour du remords.
Tout parlait à la fois, tout se faisait comprendre,
Le pélage d'Orphée et l'étrusque d'Evandre,
Les runes d'Irmensul, le sphinx égyptien,
La voix du nouveau monde aussi vieux que l'ancien.

Or, ce que je voyais, je doute que je puisse
Vous le peindre : c'était comme un grand édifice
Formé d'entassemens de siècles et de lieux ;

On n'en pouvait trouver les bords ni les
A toutes les hauteurs, nations, peuples
Mille ouvriers humains, laissant partout l
Travaillaient nuit et jour, montant, c
pas,
Parlant chacun leur langue et ne s'enten
Et moi je parcourais, cherchant qui me
De degrés en degrés cette Babel du mond

La nuit avec la foule, en ce rêve hideux,
Venait, s'épaississant ensemble toutes de
Et, dans ces régions que nul regard ne so
Plus l'homme était nombreux, plus l'omb
Tout devenait douteux et vague, seulemen
Un souffle qui passait de moment en mo
Comme pour me montrer l'immense fou
Ouvrait dans l'ombre au loin des vallons d
Ainsi qu'un coup de vent fait sur les flots
Blanchir l'écume, ou creuse une onde d

Bientôt autour de moi les ténèbres s'accr
L'horizon se perdit, les formes disparure
Et l'homme avec la chose, et l'être avec l'
Flottèrent à mon souffle, et le frisson me
J'étais seul. Tout fuyait. L'étendue était s
Je voyais seulement au loin, à travers l'o
Comme d'un océan les flots noirs et pressé
Dans l'espace et le temps les nombres ent

Oh! cette double mer du temps et de l'es
Où le navire humain toujours passe et rep
Je voulus la sonder, je voulus en toucher



Le sable, y regarder, y fouiller, y chercher,
Pour vous en rapporter quelque richesse étrange,
Et dire si son lit est de roche ou de fange.
Mon esprit plongea donc sous ce flot inconnu,
Au profond de l'abîme il nagea seul et nu,
Toujours de l'ineffable allant à l'invisible...
Soudain il s'en revint avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,
Car il avait au fond trouvé l'éternité.

Mai 1830.



XXX.

Cuncta super
Hon

Souvenir d'Enfanc

A JOSEPH, COMTE DE S.

Dans une grande fête, un jour, au Pantl
J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.

Pour voir cette figure illustre et solennell
Je m'étais échappé de l'aile maternelle,
Car il tenait déjà mon esprit inquiet;
Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent
En m'entendant parler guerre, assauts et
Craignait pour moi la foule, à cause de n

Et ce qui me frappa, dans ma sainte terr
Quand au front du cortége apparut l'emp
Tandis que les enfans demandaient à leur
Si c'est là ce héros dont on fait cent chim
Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à gra
Le suivre comme on suit un phare dans l

Et se montrer de loin sur sa tête suprême
Ce chapeau tout usé plus beau qu'un diadème,
Ni, pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés
Regarder en tremblant ses pieds éperonnés,
Ni ses vieux grenadiers, se faisant violence,
Des cris universels s'enivrer en silence ;
Non, tandis qu'à genoux la ville tout en feu,
Joyeuse comme on est lorsqu'on a qu'un seul vœu,
Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on
respire,
Chantait en chœur : VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE ;
Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé,
Même après que le cri sur sa route élevé
Se fut évanoui dans ma jeune mémoire,
Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire,
Dans le bruit qu'il faisait, cet homme souverain
Passer, muet et grave, ainsi qu'un dieu d'airain !

Et le soir, curieux, je le dis à mon père,
Pendant qu'il défaisait son vêtement de guerre,
Et que je me jouais sur son dos indulgent
De l'épaulette d'or aux étoiles d'argent.

Mon père secoua la tête sans réponse.

Mais souvent une idée en notre esprit s'enfonce ;
Ce qui nous a frappés nous revient par momens,
Et l'enfance naïve a ses étonnemens.

Le lendemain, pour voir le soleil qui s'incline,
J'avais suivi mon père au haut de la colline
Qui domine Paris du côté du levant,
Et nous allions tous deux, lui pensant, moi rêvant.

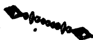
Cet homme en mon esprit restait comme un prodige,
Et parlant à mon père : « O mon père, lui dis-je,
Pourquoi notre empereur, cet envoyé de Dieu,
Lui qui fait tout mouvoir et qui met tout en feu,
A-t-il ce regard froid et cet air immobile ?
Mon père dans ses mains prit ma tête débile,
Et me montrant au loin l'horizon spacieux :
— « Vois, mon fils ! cette terre, immobile à tes yeux,
Plus que l'air, plus que l'onde et la flamme est émue,
Car le germe de tout dans son ventre remue.
Dans ses flancs ténébreux, nuit et jour, en rampant,
Elle sent se plonger la racine, serpent
Qui s'abreuve aux ruisseaux des sèves toujours prêtes,
Et fouille, et boit sans cesse avec ses mille têtes.
Mainte flamme y ruisselle, et tantôt lentement
Imbibe le cristal qui devient diamant,
Tantôt dans quelque mine éblouissante et sombre,
Allume des monceaux d'escarboucles sans nombre,
Ou, s'échappant au jour, plus magnifique encor,
Au front du vieil Etna met une aigrette d'or.
Toujours l'intérieur de la terre travaille.
Son flanc universel incessamment tressaille.
Goutte à goutte, et sans bruit qui réponde à son bruit,
La source de tout fleuve y filtre dans la nuit.
Elle porte à la fois, sur sa face où nous sommes,
Les blés et les cités, les forêts et les hommes.
Vois, tout est vert au loin, tout rit, tout est vivant,
Elle livre le chêne et le brin d'herbe au vent.
Les fruits et les épis la couvrent à cette heure.
Hé bien ! déjà, tandis que ton regard l'effleure,
Dans son sein, que n'épuise aucun enfantement,
Les futures moissons tremblent confusément !

Ainsi travaille, enfant, l'ame active et féconde
Du poète qui crée et du soldat qui fonde.
Mais ils n'en font rien voir. De la flamme à pleins bords
Qui les brûle au dedans, rien ne luit au dehors.
Ainsi Napoléon, que l'éclat environne
Et qui fit tant de bruit en forgeant sa couronne;
Ce chef que tout célèbre et que pourtant tu vois,
Immobile et muet, passer sur le pavois,
Quand le peuple l'étreint, sent en lui ses pensées,
Qui l'étreignent aussi, se mouvoir plus pressées.
Déjà peut-être en lui mille choses se font,
Et tout l'avenir germe en son cerveau profond.
Déjà, dans sa pensée immense et clairvoyante,
L'Europe ne fait plus qu'une France géante,
Berlin, Vienne, Madrid, Moscou, Londres, Milan,
Viennent rendre à Paris hommage une fois l'an,
Le Vatican n'est plus que le vassal du Louvre,
La terre à chaque instant sous les vieux trônes s'ouvre,
Et de tous leurs débris sort pour le genre humain
Un autre Charlemagne, un autre globe en main!
Et, dans le même esprit où ce grand dessein roule,
Les bataillons futurs déjà marchent en foule,
Le conscrit résigné, sous un avis fréquent,
Se dresse, le tambour résonne au front du camp,
D'ouvriers et d'outils Cherbourg couvre sa grève,
Le vaisseau colossal sur le chantier s'elève,
L'obusier rouge encor sort du fourneau qui bout,
Une marine flotte, une armée est debout!
Car la guerre toujours l'illumine et l'enflamme,
Et peut-être déjà, dans la nuit de cette ame,
Sous ce crâne, où le monde en silence est couvé,
D'un second Austerlitz le soleil s'est levé! »

*

Plus tard, une autre fois, je vis passe
Plus grand dans son Paris que César d
Des discours de mon père alors je me
On l'entourait encor d'honneurs presq
Et je lui retrouvai, rêveur à son passag
Et la même pensée et le même visage.
Il méditait toujours son projet surhum
Cent aigles l'escortaient en empereur r
Ses régimens marchaient, enseignes d
Ses lourds canons, baissant leurs bouc
Couraient, et traversant la foule aux p
Avec un bruit d'airain sautaient sur le
Mais bientôt, au soleil, cette tête adm
Disparut dans un flot de poussière doré
Il passa. Cependant son nom sur la cité
Bondissait, des canons aux cloches reje
Son cortége emplissait de tumulte les r
Et par mille clameurs de sa présence a
Par mille cris de joie et d'amour furieu
Le peuple saluait ce passant glorieux !

Novembre 1





XXXI.

Ave, Maria, gratiâ plenâ.

A Madame Marie M.

Oh ! votre œil est timide et votre front est doux ;
Mais quoique par pudeur et par pitié pour nous,
Vous teniez secrète votre ame,
Quand du souffle d'en haut votre cœur est touché,
Votre cœur, comme un feu sous la cendre caché,
Soudain étincelle et s'enflamme.

Élevez-la souvent cette voix qui se tait.
Quand vous vîntes au jour un rossignol chantait ;
Un astre charmant vous vit naître.
Enfant, pour vous marquer du poétique sceau,
Vous eûtes au chevet de votre heureux berceau
Un dieu, votre père peut-être !

Deux vierges, Poésie et Musique, deux sœurs,
Vous font une pensée infinie en douceurs ;
Votre génie a deux aurores,
Et votre esprit tantôt s'épanche en vers touchans,
Tantôt sur le clavier, qui frémit sous vos chants,
S'éparpille en notes sonores !

A MADAME MARIE

Oh ! vous faites rêver le poète le soir
Souvent il songe à vous lorsque le ci
Quand minuit déroule ses voi
Car l'ame du poète, ame d'ombre et
Est une fleur des nuits qui s'ouvre a
Et s'épanouit aux étoiles !

Décembre 183



XXXII.

Qui donne au pauvre prête à Dieu.
V. H.

Pour les Pauvres.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardens, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens!
» A son large festin que d'amis se récrient!

»Ce riche est bien heureux, ses enfa
»Rien que dans leurs jouets que d
»miens ! »

Et puis à votre fête il compare en so
Son foyer où jamais ne rayonne une
Ses enfans affamés, et leur mère en
Et, sur un peu de paille, étendue e
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà f
Assez froide pour le tombeau

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes
Les uns vont tout courbés sous le fard
Au banquet du bonheur bien peu so
Tous n'y sont point assis également
Une loi, qui d'en bas semble injuste
Dit aux uns : JOUISSEZ ! aux autres : I

Cette pensée est sombre, amère, ine
Et fermente en silence au cœur du m
Riches, heureux du jour, qu'endort
Que ce ne soit pas lui qui des mains
Tous ces biens superflus où son regar
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idol
Mère de ceux pour qui la fortune est
Qui relève et soutient ceux qu'on foul
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant
Comme le Dieu martyr dont elle suit
Dira : « Buvez ! mangez ! c'est ma chair

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ! que
Qui, bijoux, diamans, rubans, hoche



Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos ames,
Des bras de vos enfans et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfans, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nom-
Pour que votre foyer soit calme et fraternel: [me,
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Janvier 1830.

XXXIII.

'Tis vain to struggle — let me p
Live as I have lived; and love as
To dust if I return, from dust I s
And then, at least, my heart can

A ...,

Trappiste à la Meil

Mon frère, la tempête a donc été bie
Le vent impétueux qui souffle et nou
De récif en récif
A donc, quand vous partiez, d'une aile
Creusé le vaste abîme et bouleversé l'
Autour de votre esquif,

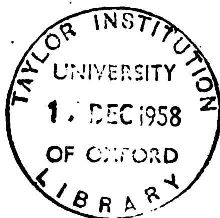
Que tour à tour, en hâte, et de peur
Pour alléger la nef en butte au somb
En proie au flot amer,
Il a fallu, plaisirs, liberté, fantaisie,
Famille, amour, trésors, jusqu'à la
Tout jeter à la mer!

Et qu'enfin, seul et nu, vous voguez

Allant où va le flot, sans jamais prendre terre,
Calme, vivant de peu,
Ayant dans votre esquif, qui des nôtres s'isole,
Deux choses seulement, la voile et la boussole,
Votre ame et votre Dieu!

Mai 1830.





XXXIV.

Un horizon fait à souhait |
des yeux.

Fi

BIÈVRE.

A Mademoiselle Lou

I.

Oui, c'est bien le vallon ! le vallon calm
Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre.
Ici durent long-temps les fleurs qui du
Ici l'ame contemple, écoute, adore, a
Et prend pitié du monde, étroit et fol
Où l'homme tous les jours fait moins de |

Une rivière au fond, des bois sur les d
Là des ormeaux, brodés de cent vignes
Des prés, où le faucheur brunit son br
Là, des saules pensifs qui pleurent sur |
Et comme une baigneuse indolente et n
Laissent tremper dans l'eau le bout de le

Là-bas, un gué bruyant dans des eaux poissonneuses
Qui montrent aux passans les pieds nus des faneuses;
Des carrés de blé d'or ; des étangs au flot clair :
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie ; [suie ;
Et l'aqueduc au loin qui semble un pont de l'air.

Et, pour couronnement à ces collines vertes,
Les profondeurs du ciel toutes grandes ouvertes,
Le ciel, bleu pavillon par Dieu même construit,
Qui, le jour, emplissant de plis d'azur l'espace,
Semble un dais suspendu sur le soleil qui passe,
Et donton ne peut voir les clous d'or que la nuit!

Oui, c'est un de ces lieux où notre cœur sent vivre
Quelque chose des cieux qui flotte et qui l'enivre ;
Un de ces lieux, qu'enfant j'aimais et je rêvais,
Dont la beauté sereine, inépuisable, intime,
Verse à l'ame un oubli sérieux et sublime
De tout ce que la terre et l'homme ont de mauvais!

II.

Si dès l'aube on suit les lisières
Du bois, abri des jeunes faons,
Par l'âpre chemin dont les pierres
Offensent les mains des enfans,
A l'heure où le soleil s'élève,
Où l'arbre sent monter la sève,
La vallée est comme un beau rêve.
La brume écarte son rideau.
Partout la nature s'éveille.
La fleur s'ouvre, rose et vermeille ;

La brise y suspend une abeille,
La rosée une goutte d'eau !

Et dans ce charmant paysage
Où l'esprit flotte, où l'œil s'enfui
Le buisson, l'oiseau de passage,
L'herbe qui tremble et qui reluit
Le vieil arbre que l'âge ploie,
Le donjon qu'un moulin coudoie
Le ruisseau de moire et de soie,
Le champ où dorment les aïeux,
Ce qu'on voit pleurer ou sourire,
Ce qui chante et ce qui soupire,
Ce qui parle et ce qui respire,
Tout fait un bruit harmonieux !

III.

Et si le soir, après mille errantes pensée
De sentiers en sentiers en marchant disp
Du haut de la colline on descend vers ce
Qui vous a tout le jour, dans votre rêver
Fait regarder en bas, au fond de la prair
Comme une belle fleur qu'on voi

Et si vous êtes là, vous dont la main de
Fait parler au clavier la langue de votre
Si c'est un des momens, doux et mystér
Où la musique, esprit d'extase et de dél
Dont les ailes de feu font le bruit d'une
Réverbère en vos chants la splendeur de

Si les petits enfans, qui vous cherchent
Mêlent leur joyeux rire au chant qui vou



Si votre noble père, à leurs jeux turbulens,
Sourit, en écoutant votre hymne commencée,
Lui, le sage et l'heureux, dont la jeune pensée
Se couronne de cheveux blancs;

Alors, à cette voix qui remue et pénètre,
Sous ce ciel étoilé qui luit à la fenêtre,
On croit à la famille, au repos, au bonheur;
Le cœur se fond en joie, en amour, en prière;
On sent venir des pleurs au bord de sa paupière;
On lève au ciel les mains en s'écriant : Seigneur !

IV.

Et l'on ne songe plus, tant notre ame saisie
Se perd dans la nature et dans la poésie,
Que tout près, par les bois et les ravins caché,
Derrière le rubau de ces collines bleues,
A quatre de ces pas que nous nommons des lieues,
Le géant Paris est couché !

On ne s'informe plus si la ville fatale,
Du monde en fusion ardente capitale,
Ouvre et ferme à tel jour ses cratères fumans;
Et de quel air les rois, à l'instant où nous sommes,
Regardent bouillonner dans ce vésuve d'hommes
La lave des événemens!

Juillet 1831.

XXXV.

Merveilleux tableaux que la vue
à la pensée.

CH. NOD

Soleils couchans.

I.

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime le
Soit qu'ils dorent le front des antiques ma
Ensevelis dans les feuillages;
Soit que la brume au loin s'allonge en ban
Soit que mille rayons brisent dans un ciel
A des archipels de nuages.

Oh! regardez le ciel! cent nuages mouvan
Amoncelés là-haut sous le souffle des vent
Groupent leurs formes inconnues;
Sous leurs flots par momens flamboie un p
Comme si tout à coup quelque géant de l'
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil, à travers leurs ombres, brille é
Tantôt, fait, à l'égal des larges dômes d'o

Luire le toit d'une chaumière ;
Ou dispute aux brouillards les vagues horizons ;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées ;
Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir;
Cent nuages ardens luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais;puis l'air tremble,et tout fuit.
L'édifice effrayant des nuages détruit
S'écroule en ruines pressées ;
Il jonche au loin le ciel, et ses cônes vermeils
Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer
Dorment avec de sourds murmures,
C'est Dieu qui les suspend en foule aux cieux profonds,
Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
Ses retentissantes armures !

Tout s'en va ! le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flots que son choc désunit,
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées !

Oh ! contemplez le ciel ! et dès qu'a fui
En tout temps, en tout lieu, d'un inef
Regardez à travers ses voiles ;
Un mystère est au fond de leur grave b
L'hiver, quand ils sont noirs comme un l
Quand la nuit les brode d'étoiles

Juin

II.

Le jour s'enfuit des cieux ; sous leur tran
De momens en momens se hasarde une
La nuit, pas à pas, monte au trône obs
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte a
Et déjà, succédant au couchant rouge e
Le crépuscule gris meurt sur les coteau

Et là-bas, allumant ses vitres étoilées,
Avec sa cathédrale aux flèches dentelées
Les tours de son palais, les tours de sa
Avec ses hauts clochers, sa bastille obsc
Posée au bord du ciel comme une long
La ville aux mille toits découpe l'horizo

Oh ! qui m'emportera sur quelque tour
D'où la cité sous moi s'ouvre comme un
Que j'entende, écoutant la ville où nou
Mourir sa vaste voix, qui semble un cri
Et qui, le jour, gémit plus haut que le
Le grand fleuve irrité luttant contre vi

Que je voie, à mes yeux en fuyant app
Les étoiles des chars se croiser dans les

Et serpenter le peuple en l'étroit carrefour,
Et tarir la fumée au bout des cheminées,
Et, glissant sur le front des maisons blasonnées,
Cent clartés naître, luire et passer tour à tour !

Que la vieille cité, devant moi, sur sa couche,
S'étende, qu'un soupir s'échappe de sa bouche,
Comme si de fatigue on l'entendait gémir !
Que, veillant seul, debout sur son front que je foule,
Avec mille bruits sourds d'océan et de foule,
Je regarde à mes pieds la géante dormir !

Juillet 1828.

III.

Plus loin ! allons plus loin ! — Aux feux du couchant
sombre,
J'aime à voir dans les champs croître et marcher mon
Et puis, la ville est là ! Je l'entends, je la voi. [ombre.
Pour que j'écoute en paix ce que dit ma pensée,
Ce Paris, à la voix cassée,
Bourdonne encor trop près de moi.

Je veux fuir assez loin pour qu'un buisson me cache
Ce brouillard, que son front porte comme un panache,
Ce nuage éternel sur ses tours arrêté ;
Pour que du moucheron, qui bruit et qui passe,
L'humble et grêle murmure efface
La grande voix de la cité !

Août 1828.

IV.

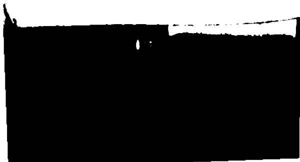
Oh! sur des ailes! dans les nues
Laissez-moi fuir! laissez-moi fuir
Loin des régions inconnues
C'est assez rêver et languir!
Laissez-moi fuir vers d'autres mo
C'est assez, dans les nuits profon
Suivre un phare, chercher un m
C'est assez de songe et de doute.
Cette voix que d'en bas j'écoute,
Peut-être on l'entend mieux là-ha

Allons! des ailes ou des voiles!
Allons! un vaisseau tout armé!
Je veux voir les autres étoiles
Et la croix du sud enflammé.
Peut-être dans cette autre terre
Trouve-t-on la clef du mystère
Caché sous l'ordre universel;
Et peut-être aux fils de la lyre
Est-il plus facile de lire
Dans cette autre page du ciel!

Août 18

V.

Quelquefois, sous les plis des nuages tro
Loin dans l'air, à travers les brèches de
Par le vent du soir remuées,
Derrière les derniers brouillards, plus l



Apparaissent soudain les mille étages d'or
D'un édifice de nuées;

Et l'œil épouvanté, par-delà tous nos cieux,
Sur une île de l'air au vol audacieux,
Dans l'éther libre aventurée,
L'œil croit voir jusqu'au ciel monter, monter toujours,
Avec ses escaliers, ses ponts, ses grandes tours,
Quelque Babel démesurée !

Septembre 1828.

VI.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit!

Tous ces jours psseront; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes [mers.
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux!

Avril 1829.

XXXVI.

Oh! talk not to me of a name gı
The days of our youth are the da
And the myrtle and ivy of sweet
Are worth all your laurels, thoug

BYR

Un jour vient où soudain l'artiste gér
A leur poids sur son front sent les ans p
Un matin il s'éveille avec cette pensé
—Jeunesse aux jours dorés, je t'ai d
Oh! qu'il m'en reste peu! Je vois le f
Comme un prodigue en pleurs le bois d
Il sent, sous le soleil qui plus ardent s
Comme à midi les fleurs, sa tête qui
Si d'aventure il trouve, en suivant so
Le gazon sous ses pas mouillé comme
Il dit, car il sait bien que son aube e
—C'est de la pluie, hélas! et non de

C'en est fait. Son génie est plus mûr c
Son aile atteint peut-être à de plus fie
La fumée est plus rare au foyer qu'il s
Son astre haut monté soulève moins d
Son coursier applaudi parcourt mieux l
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre

Sur des œuvres, de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années!

Oh! rien ne rend cela!—Quand il s'en va cherchant
Ces pensers de hasard que l'on trouve en marchant,
Et qui font que le soir l'artiste chez son hôte
Rentre le cœur plus fier et la tête plus haute;
Quand il sort pour rêver, et qu'il erre incertain,
Soit dans les prés lustrés au gazon de satin,
Soit dans un bois qu'emplit cette chanson sonore
Que le petit oiseau chante à la jeune aurore,
Soit dans le carrefour bruyant et fréquenté,
— Car Paris et la foule ont aussi leur beauté,
Et les passans ne sont, le soir, sur les quais sombres,
Qu'un flux et qu'un reflux de lumières et d'ombres;—
Toujours au fond de tout, toujours dans son esprit,
Même quand l'art le tient, l'enivre et lui sourit,
Même dans ses chansons, même dans ses pensées
Les plus joyeusement écloses et bercées,
Il retrouve, attristé, le regret morne et froid
Du passé disparu, du passé, quel qu'il soit!

Novembre 1831.



XXXVII.

Ora pro nobi

La Prière pour t

I.

Ma fille ! va prier. — Vois, la nuit est
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le
A peine un char lointain glisse dans l'om
Tout rentre et se repose : et l'arbre de
Secoue au vent du soir la poussière du

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les
Fait jaillir chaque étoile en ardente étin
L'occident amincit sa franche de carmi
La nuit de l'eau dans l'ombre argente l
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêl
Le passant inquiet doute de son chemi

Le jour est pour le mal, la fatigue et la
Prions : voici la nuit ! la nuit grave et s
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de

Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est l'heure où les enfans parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfans, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel !

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeil-
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles, [les,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin !

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !
Douce religion, qui s'égaie et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit !

II.

Ma fille, va prier ! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune ame dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel !

Puis ensuite pour moi ! j'en ai plus be
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple
Elle a le cœur limpide et le front satisf
Beaucoup ont sa pitié ; nul ne lui fait
Sage et douce elle prend patiemment l
Elle souffre le mal sans savoir qui le fai

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa
N'a touché seulement à l'écorce du vie
Nul piége ne l'attire à son riant tableau
Elle est pleine d'oubli pour les choses p
Elle ne connaît pas les mauvaises pensé
Qui passent dans l'esprit comme une om

Elle ignore, — à jamais ignore les com
Ces misères du monde où notre ame s
Faux plaisirs, vanités, remords, souci
Passions sur le cœur flottant comme un
Intimes souvenirs de honte et d'amertu
Qui font monter au front de subites ro

Moi je sais mieux la vie ; et je pourrai
Quand tu seras plus grande et qu'il faud
Que poursuivre l'empire, et la fortune
C'est folie et néant ; que l'urne aléatoir
Nous jette bien souvent la honte pour l
Et que l'on perd son ame à ce jeu de l

L'ame en vivant s'altère ; et quoiqu'en t
La fin soit transparente et laisse voir la
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu
A force de marcher l'homme erre, l'es

Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu !

Va donc prier pour moi ! — Dis pour toute prière :
—Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand ! —
Laisse aller ta parole où ton ame l'envoie ;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend !

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente ;
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel !

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
Je me sens plus léger ; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main !

Va prier pour ton père ! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon ame brûle avec les encensoirs !
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs !

III.

Prie encor pour tous ceux qui p
Sur cette terre de vivans!
Pour ceux dont les sentiers s'eff
A tous les flots! à tous les vent
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de sc
Dans la vitesse d'un cheval!
Pour quiconque souffre et trava
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en
Qu'il fasse le bien ou le mal!

Pour celui que le plaisir souille
D'embrassemens jusqu'au matin
Qui prend l'heure où l'on s'age
Pour sa danse et pour son festir
Qui fait hurler l'orgie infâme
Au même instant du soir où l'a
Répète son hymne assidu,
Et, quand la prière est éteinte,
Poursuit, comme s'il avait crair
Que Dieu ne l'ait pas entendu!

Enfant! pour les vierges voilées
Pour le prisonnier dans sa tour
Pour les femmes échevelées
Qui vendent le doux nom d'amo
Pour l'esprit qui rêve et médite
Pour l'impie à la voix maudite
Qui blasphème la sainte loi! —
Car la prière est infinie!

Car tu crois pour celui qui nie !
Car l'enfance tient lieu de foi !

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment!
Toutes ces ames en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire ?
Enfant ! regardons sous la terre !
Il faut avoir pitié des morts !

IV.

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

Enfant! quand tu t'endors, tu ris! L'essaim des songes
Tourbillonne, joyeux, dans l'ombre où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encor;
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, œil céleste elle-même,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or!

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment!
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment.

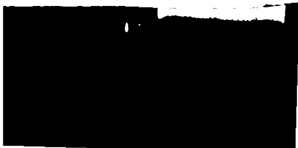
Les anges autour d'eux ne chantent p
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les ac
Pas d'aube pour leur nuit ; le remords
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge

Tu peux avec un mot, tu peux d'une
Faire que le remords prenne une aile
Qu'une douce chaleur réjouisse leurs
Qu'un rayon touche encor leur paupiè
Et qu'il leur vienne un bruit de lum
Quelque chose des vents, des forêts et

Oh ! dis-moi, quand tu vas, jeune et
Errer au bord d'un flot qui se plaint su
Sous des arbres dont l'ombre emplit l
Parfois, dans les soupirs de l'onde et d
N'entends-tu pas de souffle et de voix q
— Enfant ! quand vous prierez, prierez v
moi ? —

C'est la plainte des morts ! — Les morts
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fl
Ils entendent du ciel le cantique lointai
Ceux qu'on oublie, hélas ! — leur nuit est
Un ver dans leur cercueil les dévore sar
Et l'orfraie à côté fait l'hymne du festin

Prie ! afin que le père, et l'oncle et les a
Qui ne demandent plus que nos prières
Tressaillent dans leur tombe en s'entends
Sachent que sur la terre on se souvient
Et comme le sillon qui sent la fleur éclo
Sentent dans leur œil vide une larme g



V.

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivans dont la foi tombe,
Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels!

Ce n'est pas moi dont l'ame est vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prierais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi!

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi, dont la parole chante,
C'est toi! ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui!

Ah! demande à ce père auguste
Qui sourit à ton oraison
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison?

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité?
Pourquoi son souffle nous abaisse?
Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité?

Pour ceux que les vices consum
Les enfans veillent au saint lieu
Ce sont des fleurs qui le parfun
Ce sont des encensoirs qui fum
Ce sont des voix qui vont à Die

Laissons faire ces voix sublimes
Laissons les enfans à genoux.
Pécheurs ! nous avons tous nos
Nous penchons tous sur les abî
L'enfant doit prier pour tous !

VI.

Comme une aumône, enfant, donne
A ton père, à ta mère, aux pères de t
Donne au riche à qui Dieu refuse le b
Donne au pauvre, à la veuve, au crim
monde,
Fais en priant le tour des misères du m
Donne à tous ! donne aux morts ! —
au Seigneur !

«—Quoi ! murmure ta voix qui veut p
»Au Seigneur, au Très-Haut, manqu
chose ?
»Il est le saint des saints, il est le roi
»Il se fait des soleils un cortége suprên
»Il fait baisser la voix à l'océan lui-mê
»Il est seul ! il est tout ! à jamais ! à l

Enfant, quand tout le jour vous avez
Tes deux frères et toi, joué sous la ch

Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,
Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Hé bien ! il est quelqu'un dans ce monde où nous
sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pèlerin qui va de contrée en contrée.
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu !

Le soir il est bien las ! il faut, pour qu'il sourie,
Une ame qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour ! O toi, qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper !

Porte-lui ta prière ! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune ame,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant ! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur !

VII.

O myrrhe ! ô cinname !
Nard cher aux époux !
Baume ! éther ! dictame !

De l'eau, de la flamme,
Parfums les plus doux!

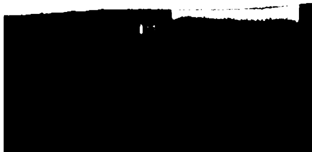
Prés que l'onde arrose!
Vapeurs de l'autel!
Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa bouche de miel!

Jasmin! asphodèle!
Encensoirs flottans!
Branche verte et frêle
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps!

Lis que fait éclore
Le frais arrosoir!
Ambre que Dieu dore!
Souffle de l'aurore,
Haleine du soir!

Parfum de la sève
Dans les bois mouvans!
Odeur de la grève
Qui la nuit s'élève
Sur l'aile des vents!

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor!
Flamme solennelle,
Fumée éternelle
Des sept lampes d'or!



Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer!
Urnes embrasées!
Esprits des rosées
Qui flottez dans l'air!

Fêtes réjouies
D'encens et de bruits!
Senteurs inouies!
Fleurs épanouies
Au souffle des nuits!

Odeurs immortelles
Que les Ariel,
Archanges fidèles,
Prennent sur leurs ailes
En venant du ciel!

O couche première
Du premier époux!
De la terre entière,
Des champs de lumière
Parfums les plus doux!

Dans l'auguste sphère
Parfums, qu'êtes-vous,
Près de la prière
Qui dans la poussière
S'épanche à genoux!

Près du cri d'une ame
Qui fond en sanglots,
Implore et réclame,

Et s'exhale en flamme,
Et se verse à flots !

Près de l'humble offran
D'un enfant de lin
Dont l'extase est grande
Et qui recommande
Son père orphelin !

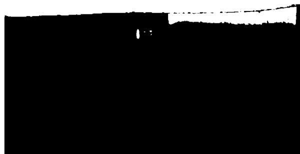
Bouche qui soupire,
Mais sans murmurer !
Ineffable lyre !
Voix qui fait sourire
Et qui fait pleurer !

VIII.

Quand elle prie, un ange est debout
Caressant ses cheveux des plumes de
En essuyant les pleurs dont son œil e
Venu pour l'écouter sans que l'enfant
Esprit qui tient le livre où l'innocente
Et qui pour remonter attend qu'elle

Son beau front incliné semble un vas
Pour recevoir les flots de ce cœur qui
Il prend tout, pleurs d'amour et soup
Sans changer de nature il s'emplit de
Comme le pur cristal que notre soif
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans cl

Ah ! c'est pour le Seigneur sans doute
Ces larmes goutte à goutte et ce lis f



Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu !

Enfant! dans ce concert qui d'en bas le salue,
La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,
C'est la tienne, ô ma fille ! elle a tant de douceur,
Sur des ailes de flamme elle monte si pure,
Elle expire si bien en amoureux murmure
Que les vierges du ciel disent: c'est une sœur !

IX.

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie !
Enfant! garde ta joie !
Lis! garde ta blancheur !

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant!
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent !

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours!

Reste à la solitude !
Reste à la pauvreté!

Vis sans inquiétude !
Et ne te fais étude
Que de l'éternité !

Il est, loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquill
Et dont toutes les îles
Sont des bouquets de fle

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords !
D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bord

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meil
Leur paix est si profonde
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs !

Et le jour, que leur plai
Reflète éblouissant,
Trouve l'eau si sereine
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant !

Ces lacs que rien n'altère
Entre des monts géans
Dieu les met sur la terre,
Loin du souffle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel
N'empoisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel !

O ma fille, ame heureuse !
O lac de pureté !
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité !

Lac que le ciel parfume !
Le monde est une mer;
Son souffle est plein de brume,
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer !

X.

Et toi céleste ami qui gardes son enfance,
Qui le jour et la nuit lui fais une défense
De tes ailes d'azur !
Invisible trépied où s'allume sa flamme !
Esprit de sa prière, ange de sa jeune ame,
Cygne de ce lac pur !

Dieu te l'a confiée et je te la confie !
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité !
Qu'elle garde à jamais, réjouie ou souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette ame transparente,
Cette sérénité

Qui fait que tout le jour, et sans qu
Écartant de son cœur faux désirs, f
Mensonge et passion,
Prosternant à ses pieds ta couronne
Comme elle devant Dieu, tu te tie
En adoration !

Juin



XXXVIII.

Ὅλος νόος, ὅλος φῶς, ὅλος ὀφθαλμός.

Clem. Alex.

Pan.

Si l'on vous dit que l'art et que la poésie
C'est un flux éternel de banale ambroisie,
Que c'est le bruit, la foule, attachés à vos pas,
Ou d'un salon doré l'oisive fantaisie,
Ou la rime en fuyant par la rime saisie,
Oh! ne le croyez pas!

O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez, et répandez vos ames sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons!

Partout où la nature est gracieuse et belle,
Où l'herbe s'épaissit pour le troupeau qui bêle,
Où le chevreau lascif mord le cytise en fleurs,
Où chante un pâtre assis sous une antique arcade,

Où la brise du soir fouette avec la c
Le rocher tout en pleurs

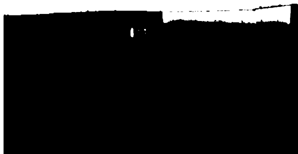
Partout où va la plume et le flocon d
Que ce soit une mer, que ce soit un
Une vieille forêt aux branchages mo
Iles au sol désert, lacs à l'eau solita
Montagnes, océans, neige ou sable,
Flots ou sillons; partout où vont les

Partout où le couchant grandit l'om
Partout où les coteaux croisent leurs
Partout où sont des champs, des mo
Partout où pend un fruit à la branch
Partout où l'oiseau boit des gouttes
Allez, voyez, chantez!

Allez dans les forêts, allez dans les
Faites-vous un concert des notes iso
Cherchez dans la nature, étalée à vo
Soit que l'hiver l'attriste ou que l'été
Le mot mystérieux que chaque voix
Écoutez ce que dit la foudre dans le

C'est Dieu qui remplit tout. Le mon
Œuvre vivante, où tout l'écoute et le
Tout lui parle et le chante. Il est se
Dans sa création tout est joie et sou
L'étoile qui regarde et la fleur qui r
Tout est flamme ou parf

Enivrez-vous de tout! enivrez-vous,
Des gazons, des ruisseaux, des feui



Du voyageur de nuit dont on entend la voix,
De ces premières fleurs dont février s'étonne,
Des eaux, de l'air, des prés, et du bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois ?

Frères de l'aigle ! aimez la montagne sauvage :
Surtout à ces momens où vient un vent d'orage,
Un vent sonore et lourd qui grossit par degrés,
Emplit l'espace au loin de nuages et d'ombres,
Et penche sur le bord des précipices sombres
Les arbres effarés !

Contemplez du matin la pureté divine,
Quand la brume en flocons inonde la ravine,
Quand le soleil, que cache à demi la forêt,
Montrant sur l'horizon sa rondeur échancrée,
Grandit comme ferait la coupole dorée
D'un palais d'Orient dont on approcherait !

Enivrez-vous du soir ! A cette heure où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé ;
Quand le mont dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé !

Si vous avez en vous, vivantes et pressées,
Un monde intérieur d'images, de pensées,
De sentimens, d'amour, d'ardente passion,
Pour féconder ce monde, échangez-le sans cesse
Avec l'autre univers visible qui vous presse !
Mêlez toute votre ame à la création !

Car, ô poètes saints ! l'art est le son
Simple, divers, profond, mystérieu
Fugitif comme l'eau qu'un rien fait
Redit par un écho dans toute créatu
Que sous nos doigts puissans exhale l
Cet immense clavier !

Novembr



XXXIX.

Amor de mi pecho,
Pecho de mi amor!
Arbol, que has hecho
Que has hecho del flor?
ROMANCE.

Avant que mes chansons aimées,
Si jeunes et si parfumées,
Du monde eussent subi l'affront,
Loin du peuple ingrat qui les foule,
Comme elles fleurissaient en foule,
Vertes et fraîches sur mon front!

De l'arbre à présent détachées,
Fleurs par l'aquilon desséchées,
Vains débris qu'on traîne en rêvant,
Elles errent éparpillées,
De fange ou de poudre souillées,
Au gré du flot, au gré du vent.

Moi, comme des feuilles flétries,
Je les vois, toutes défleuries,
Mourir sur le sol dépouillé,

Et la foule qui m'environne,
En broyant du pied ma couron
Passe et rit de l'arbre effeuillé!

Septembre



LX.

Toi, vertu, pleure si je meurs!
ANDRÉ CHÉNIER.

Amis, un dernier mot! — et je ferme à jamais
Ce livre, à ma pensée étranger désormais.
Je n'écouterai pas ce qu'en dira la foule.
Car, qu'importe à la source où son onde s'écoule?
Et que m'importe, à moi, sur l'avenir penché,
Où va ce vent d'automne au souffle desséché
Qui passe, en emportant sur son aile inquiète
Et les feuilles de l'arbre et les vers du poète?

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front,
Où tant de passions et d'œuvres germeront,
Une ride de plus chaque jour soit tracée,
Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée,
Dans le cours incertain du temps qui m'est donné,
L'été n'a pas encor trente fois rayonné.
Je suis fils de ce siècle! une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté!

Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,

Sous un ciel inclément, sous un roi m
Un peuple qu'on égorge appeler et crie
Quand, par les rois chrétiens aux bour
La Grèce, notre mère, agonise éventr
Quand l'Irlande saignante expire sur sa
Quand Teutonie aux fers se débat sous
Quand Lisbonne, jadis belle et toujou
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur
Lorsqu'Albani gouverne au pays de Ca
Que Naples mange et dort: lorsqu'avec
Sceptre honteux et lourd que la peur d
L'Autriche casse l'aile au lion de Venis
Quand Modène étranglé râle sous l'arcl
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'u
Quand Madrid se rendort d'un sommei
Quand Vienne tient Milan; quand le li
Courbé comme le bœuf qui creuse un
N'a plus même de dents pour mordre
Quand un cosaque affreux, que la rage
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et souillant son linceul, chaste et sacr
Se vautre sur la vierge étendue au tom
Alors, oh! je maudis, dans leur cour, da
Ces rois dont les chevaux ont du sang jus
Je sens que le poète est leur juge! Je s
Que la muse indignée, avec ses poings
Peut, comme au pilori, les lier sur le
Et leur faire un carcan de leur lâche c
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu l
Marqués au front d'un vers que lira l'a
Oh! la muse se doit aux peuples sans d
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enf

Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain!

Novembre 1831.

FIN DES FEUILLES D'AUTOMNE.



POÉSIES

POLITIQU

A la Jeune Fra

I.

Frères! et vous aussi vous avez vos jou
Vos victoires, de chêne et de fleurs co
Vos civiques lauriers, vos morts ensev
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la
Vos jeunes étendards troués à faire en
A de vieux drapeaux d'Austerli

Soyez fiers! vous avez fait autant que v
Les droits d'un peuple entier conqui
Vous les avez tirés tout vivans du lince
Juillet vous a donné, pour sauver vos f
Trois de ces beaux soleils qui brûlent le
Vos pères n'en ont eu qu'un seu

Vous êtes bien leurs fils! c'est leur sang,
Qui fait vos bras d'airain et vos regards

Ils ont tout commencé : vous avez votre tour.
Votre mère, c'est bien cette France féconde
Qui fait quand il lui plaît, pour l'exemple du monde,
Tenir un siècle dans un jour !

L'Angleterre jalouse et la Grèce homérique,
Toute l'Europe admire : et la jeune Amérique
Se lève et bat des mains du bord des océans.
Trois jours vous ont suffi pour briser vos entraves :
Vous êtes les aînés d'une race de braves,
Vous êtes les fils des géans !

C'est pour vous qu'ils traçaient avec des funérailles
Ce cercle triomphal de plaines de batailles,
Chemin victorieux, prodigieux travail,
Qui de France parti pour enserrer la terre,
En passant par Moscou, Cadix, Rome et le Caire,
Va de Jemmape à Montmirail !

Vous êtes les enfans des belliqueux lycées !
Là vous applaudissiez nos victoires passées ;
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard.
Souvent Napoléon, plein de grandes pensées,
Passant, les bras croisés, dans vos lignes pressées
Aimanta vos fronts d'un regard !

Aigle qu'ils devaient suivre ! aigle de notre armée
Dont la plume sanglante en cent lieux est semée,
Dont le tonnerre un soir s'éteignit dans les flots ;
Toi, qui les as couvés dans l'aire paternelle,
Regarde, et sois joyeuse, et crie, et bats de l'aile !
Mère, tes aiglons sont éclos !

II.

Quand notre ville épouvantée
Surprise un matin et sans voi
S'éveilla toute garottée
Sous un réseau d'iniques lois :
Chacun de vous dit en son am
« C'est une trahison infâme !
» Les peuples ont leur lendem
» Pour rendre leur route doute
» Suffit-il qu'une main honteus
» Change l'écriteau du chemin

» La parole éclate et foudroie
» Tous les obstacles imprudens
» Vérité, tu sais comme on bro
» Tous les bâillons entre ses de
» Un roi peut le fermer son Lo
» Ta flamme importune, ou la
» On la fait éteindre aux valets
» Mais elle brûle qui la touche
» Mais on ne ferme pas ta bouc
» Comme la porte d'un palais !

» Quoi ! ce que le temps nous
» Quoi ! ce que nos pères ont f
» Ce travail de la race humaine
» Ils nous prendraient tout en
» Quoi ! les lois, la Charte, ch
» Comme un édifice éphémère
» Nous verrions, en un jour d'é



»Crouler sous leurs mains acharnées
»Ton œuvre de quarante années,
»Laborieuse liberté !

»C'est donc pour eux que les épées
»Ont relui du nord au midi ?
»Pour eux que les têtes coupées
»Sur les pavés ont rebondi !
»C'est pour ces tyrans satellites
»Que nos pères, braves élites,
»Ont dépassé Grecs et Romains !
»Que tant de villes sont désertes !
»Que tant de plaines, jadis vertes,
»Sont blanches d'ossemens humains !

»Les insensés qui font ce rêve
»N'ont-ils donc pas des yeux pour voir,
»Depuis que leur pouvoir s'élève,
»Comme notre horizon est noir ?
»N'ont-ils pas vu dans leur folie
»Que déjà la coupe est remplie,
»Qu'on les suit des yeux en rêvant,
»Qu'un foudre lointain nous éclaire,
»Et que le lion populaire
»Regarde ses ongles souvent ? »

III.

Alors tout se leva. — L'homme, l'enfant, la femme,
Quiconque avait un bras, quiconque avait une ame,
Tout vint, tout accourut ; et la ville à grand bruit
Sur les lourds bataillons se rua jour et nuit.

En vain boulets, obus, la balle et les
De la vieille cité déchiraient les entr
Pavés et pans de murs croulant sous
Aux portes des maisons amoncelaien
Les bouches des canons trouaient au
Elle se refermait comme une mer qu
Et de son râle affreux ameutant les f
Le tocsin haletant bondissait dans le

IV.

Trois jours, trois nuits, dans
Tout ce peuple en feu bouillo
Crevant l'écharpe béarnaise
Du fer de lance d'Iéna.
En vain dix légions nouvelles
Vinrent s'abattre à grand bru
Dans le formidable foyer;
Chevaux, fantassins et cohort
Fondaient comme des branch
Qui se tordent dans le brasier

Comment donc as-tu fait pour calm
Souveraine cité qui vainquis en trois
Comment donc as-tu fait, ô fleuve p
Pour rentrer dans ton lit et reprendr
O terre qui tremblais, ô tempête, ô
Vengeance de la foule au sourire eff
Comment donc as-tu fait pour être i
Et pour choisir en foudroyant

C'est qu'il est plus d'un cœur
Parmi vous, fils de la cité;



C'est qu'une jeunesse héroïque
Combattait à votre côté !
Désormais, dans toute fortune,
Vous avez une ame commune
Qui dans tous vos exploits a lui.
Honneur au grand jour qui s'écoule !
Hier vous n'étiez qu'une foule ;
Vous êtes un peuple aujourd'hui.

Ces lâches conseillers de bassesse et d'audace,
Voilà donc à quel peuple ils se sont attaqués !
Fléaux qu'aux derniers rois d'une fatale race
Toujours la Providence envoie aux jours marqués!
Malheureux qui croyaient, dans leur erreur profonde,
(Car Dieu les voulait perdre, et Dieu les aveuglait,)
Qu'on prenait un matin la liberté d'un monde
Comme un oiseau dans un filet !

N'effacez rien. — Le coup d'épée
Embellit le front du soldat.
Laissons à la ville frappée
Les cicatrices du combat.
Adoptons héros et victimes;
Emplissons de ces morts sublimes
Les sépulcres du Panthéon.
Que nul souvenir ne nous pèse:
Rendons sa tombe à Louis seize *.
Sa colonne à Napoléon!

---

* L'auteur ne peut approuver le changement de destination qu'on paraît vouloir faire subir au piédestal de la place de la Révolution. Quelle que puisse

V.

Oh ! laissez-moi pleurer sur cette rac
Que rapporta l'exil et que l'exil rempo
Vent fatal qui trois fois déjà les enlev
Reconduisons au moins ces vieux rois
Rends, drapeau de Fleurus, les honn
A l'oriflamme qui s'en va !

Je ne leur dirai point de mot qui les d
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux
Point d'outrage au vieillard qui s'exile
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai point la couronne d'é
Que la main du malheur met sur des b

D'ailleurs, infortunés ! ma voix achèv
L'hymne de leurs douleurs dont s'alon
L'exil et les tombeaux dans mes chant
Et tandis que d'un règne on saluera l'a
Ma poésie en deuil ira long-temps enc
De Sainte-Hélène à Saint-Den

être la diversité des opinions sur ces m
Charles Ier et des Louis XVI, on doit
semblables pages ne s'effacent pas de
empires : elles restent, et l'on doit
qu'elles restent, de quelque façon q
dère, soit qu'on y voie une leçon pou
soit qu'on y voie une leçon pour les roi

Mais que la leçon reste, éternelle et fatale,
A ces nains, étrangers sur la terre natale,
Qui font régner les rois pour leurs ambitions;
Et, pétrifiant tout sous leur groupe immobile,
Tourmentent, accroupis, de leur souffle débile
La cendre rouge encor des révolutions.

VI.

Oh! l'avenir est magnifique!
Jeunes Français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis:
Chaque jour aura sa conquête.
Depuis la base jusqu'au faîte,
Nous verrons avec majesté,
Comme une mer sur ses rivages,
Monter d'étages en étages
L'irrésistible liberté!

Vos pères, hauts de cent coudées,
Ont été forts et généreux.
Les nations intimidées
Se faisaient adopter par eux.
Ils ont fait une telle guerre
Que tous les peuples de la terre
De la France prenaient le nom,
Quittaient leur passé qui s'écroule,
Et venaient s'abriter en foule
A l'ombre de Napoléon!

Vous n'avez pas l'ame embrasée
D'une moins haute ambition.

Faites libre toute pensée,
Et reine toute nation :
Montrez la liberté dans l'omb
A ceux qui sont dans la nuit
Allez, éclairez le chemin,
Guidez notre marche unanim
Et faites, vers le but sublime
Doubler le pas au genre hum

Que l'esprit, dans sa fantaisi
Suive d'un vol plus détaché
Ou les arts, ou la poésie,
Ou la science au front pench
Qu'ouvert à quiconque l'imp
Le trône ait un écho sonore
Qui, pour rendre le roi meil
Grossisse et répète sans cesse
Tous les conseils de la sages
Toutes les plaintes du malhe

Revenez prier sur les tombe
Prêtres! Qui craignez-vous e
Qu'allez-vous faire aux catac
Tout reluisans de pourpre e
Venez! mais plus de mître
Plus de vaine pompe imprud
Plus de trône dans le saint li
Rien que l'aumône et la priè
La croix de bois, l'autel de
Suffit aux hommes comme à

VII.

Et désormais, chargés du seul fardeau des ames,
Pauvres comme le peuple, humbles comme les fem-
Ne redoutez plus rien. Votre église est le port ! [mes,
Quand long-temps a grondé la bouche du Vésuve,
Quand sa lave écumant comme un vin dans la cuve
Apparaît toute rouge au bord,

Naples s'émeut ; pleurante, effarée et lascive
Elle accourt, elle étreint la terre convulsive ;
Elle demande grâce au volcan courroucé ;
Point de grâce ! Un long jet de cendre et de fumée
Grandit incessamment sur la cime enflammée
Comme un cou de vautour hors de l'aire dressé.

Soudain un éclair luit : hors du cratère immense
La sombre éruption bondit comme en démence.
Adieu le fronton grec et le temple toscan !
La flamme des vaisseaux empourpre la voilure,
La lave se répand comme une chevelure
Sur les épaules du volcan.

Elle vient, elle vient, cette lave profonde
Qui féconde les champs et fait des ports dans l'onde.
Plages, mer, archipels, tout tressaille à la fois.
Ses flots roulent, vermeils, fumans, inexorables,
Et Naple et ses palais tremblent plus misérables
Qu'au souffle de l'orage une feuille des bois !

Chaos prodigieux ! la cendre emplit les rues,
La terre revomit des maisons disparues,



Chaque toit éperdu se heurte au toit
La mer bout dans le golfe et la plaine
Et les clochers géans, chancelant sur
Sonnent d'eux-mêmes le tocsi

Mais (c'est Dieu qui le veut) tout en b
Tout en bouleversant les vallons et le
En jetant bas les tours qu'il dévore en
En remuant au loin les ondes et la te
Toujours Vésuve oublie en son propr
L'humble ermitage où prie un vieux

10 *août*



Ode à la Colonne.

N° 2.

I.

Oh ! quand il bâtissait de sa main colossale
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Colonne, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fît pâlir sur nos places publiques
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César !

C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms :
Les rois fuyaient ; les rois n'étaient pas de sa taille,
Et vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.

Et puis il revenait avec la grande ar
Encombrant de butin sa France bie
Qu'il faisait de granit ;
Et les Parisiens jetaient des cris de j
Comme font les aiglons, alors qu'av
L'aigle rentre à son nid !

Et lui, poussant du pied tout ce mé
Il courait à la cuve où bouillonnait
Le monument promis ;
Le moule en était fait d'une de ses
Dans la fournaise ardente il jetait à
Les canons ennemis !

Puis il s'en retournait gagner quelq
Il dépouillait encore, à travers la n
Maints affûts dispersés :
Et rapportant ce bronze à la Rome
Il disait aux fondeurs penchés sur l
« En avez-vous assez ? »

C'était son œuvre, à lui ! — Les feu
Et la bombe, et le sabre, et l'or de
Furent ses premiers jeu
Général, pour hochets il prit les py
Empereur, il voulut, dans ses vœu
Quelque chose de mieu

Il fit cette colonne ! — Avec sa mai
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhu
Tout un siècle fameux,
Les Alpes se courbant sous sa mar



Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,
Eylau froid et brumeux!

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade,
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa!

Oh! quand, par un beau jour, sur la place Vendôme,
Homme dont tout un peuple adorait le fantôme,
Tu vins, grave et serein,
Et que tu découvris ton œuvre magnifique,
Tranquille, et contenant d'un geste pacifique
Tes quatre aigles d'airain;

A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille;
Ou, comme se pressaient autour de Paul-Émile
Tous les petits Romains,
Nous, enfans de huit ans, rangés sur ton passage,
Cherchant dans ton cortége un père au fier visage,
Nous te battions des mains;

Oh! qui t'eût dit alors, à ce faîte sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau!

II.

Attendez donc, jeunesse foll
Nous n'avons pas le temps en
Que vient-on nous parler d'A
Et de Wagram et du Thabor
Pour avoir commandé peut-
Quelque armée, et s'être fait
De quelque ville dans son te
Croyez-vous que l'Europe to
S'il n'ameute autour de sa to
Les Démosthènes haletans?

D'ailleurs, le ciel n'est pas tr
Les soucis ne leur manquent
L'inégal pavé de la ville
Fait encor trébucher leurs p
Et pourquoi ces honneurs su
Ont-ils des monumens eux-m
Quel temple leur a-t-on dress
Étrange peuple que nous so
Laissez passer tous ces gran
Napoléon est bien pressé !

Toute haine est-elle étouffée
Nous songerons à l'immortel
Quand ils auront tous leur tr
Quand ils auront tous leur a
Attendons, attendons, mes
Attendez, restes funéraires,
Dépouille de Napoléon,



Que leur courage se rassure,
Et qu'ils aient donné leur mesure
Au fossoyeur du Panthéon !

III.

Ainsi, — cent villes assiégées ;
Memphis, Milan, Cadix, Berlin ;
Soixante batailles rangées ;
L'univers d'un seul homme plein ;
N'avoir rien laissé dans le monde,
Dans la tombe la plus profonde,
Qu'il n'ait dompté, qu'il n'ait atteint ;
Avoir, dans sa course guerrière,
Ravi le Kremlin au czar Pierre,
L'Escurial à Charles-Quint ;

Ainsi, ce souvenir qui pèse
Sur nos ennemis effarés ;
Ainsi, dans une cage anglaise,
Tant de pleurs amers dévorés :
Cette incomparable fortune,
Cette gloire aux rois importune,
Ce nom si grand, si vite acquis,
Sceptre unique, exil solitaire,
Ne valent pas six pieds de terre
Sous les canons qu'il a conquis !

IV.

Encor si c'était crainte austère !
Si c'était l'âpre liberté
Qui, d'une cendre militaire

N'ose ensemencer la cité ! —
Si c'était la vierge stoïque
Qui proscrit un nom héroïqu
Fait pour régner et conquéri
Qui se rappelle Sparte et Ro
Et craint que l'ombre d'un g
N'empêche son fruit de mûri

Mais non ; la liberté sait aujourd'hu
Un trône est sous sa main comme un
Quand les races de rois manquent a
Nous avons parmi nous vu passer , d
La plus nouvelle et la plus vi
Ce siècle , avant trente ans , avait to

La France , guerrière et pais
A deux filles du même sang :
L'une fait l'armée invincible
L'autre fait le peuple puissa
La gloire , qui n'est pas l'aîn
N'est plus armée et couronn
Ni pavois , ni sceptre oppres
La gloire n'est plus décevant
Et n'a plus rien dont s'épouv
La liberté , sa grande sœur !

V.

Non. S'ils ont repoussé la relique in
C'est qu'ils en sont jaloux ! qu'ils trem
Qu'ils en sont tout pâlis !
C'est qu'ils ont peur d'avoir l'emper

Et de voir s'éclipser leurs lampions de fête
Au soleil d'Austerlitz !

Pourtant c'eût été beau ! — Lorsque sous la colonne,
On eût senti présens dans notre Babylone
Ces ossemens vainqueurs,
Qui pourrait dire, au jour d'une guerre civile,
Ce qu'une si grande ombre, hôtesse de la ville,
Eût mis dans tous les cœurs !

Si jamais l'étranger, ô cité souveraine,
Eût ramené brouter les chevaux de l'Ukraine
Sur ton sol bien-aimé,
Enfantant des soldats dans ton enceinte émue,
Sans doute qu'à travers ton pavé qui remue,
Ces os eussent germé !

Et toi, colonne ! un jour, descendu sous ta base,
Le pèlerin pensif, contemplant en extase
Ce débris surhumain,
Serait venu p[illegible] à genoux sur la pierre !
Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
Dans le creux de la main.

O merveille ! ô néant ! — Tenir cette dépouille !
Compter et mesurer ces os que de sa rouille
Rongea le flot marin ;
Ce genou qui jamais n'a ployé sous la crainte,
Ce pouce de géant dont tu portes l'empreinte
Partout sur ton airain.

Contempler le bras fort, la poitrine féconde,
Le talon qui, douze ans éperonna le monde,

Et, d'un œil filial,
L'orbite du regard qui fascinait
Ce front prodigieux, ce crâne fa
Du globe impérial!

Et croire entendre, en haut, dans
Sortir du cliquetis des confuses l
Des bouches du cano
Des chevaux hennissans, des vill
Des clairons, des tambours, du
Ce bruit : « Napoléon

Rhéteurs embarrassés dans votre
Vous n'avez pas voulu consoler c
Vénérable aux partis!
Tout en vous partageant l'empire
Vous avez peur d'une ombre et pe
Oh! vous êtes petits!

VI.

Hélas! hélas! garde ta tom
Garde ton rocher écumant
Où, t'abattant comme la h
Tu vins tomber tiède et fu
Garde ton âpre Sainte-Hél
Où de ta fortune hautaine
L'œil ébloui voit le revers;
Garde l'ombre où tu te rec
Ton saule sacré dont les fe
S'éparpillent dans l'univers!

Là, du moins, tu dors sans outrage.
Souvent tu t'y sens réveillé
Par les pleurs d'amour et de rage
D'un soldat rouge agenouillé.
Là, si parfois tu te relèves,
Tu peux voir, du haut de ces grèves,
Sur le globe azuré des eaux,
Courir vers ton roc solitaire,
Comme au vrai centre de la terre,
Toutes les voiles des vaisseaux.

VII.

Dors, nous t'irons chercher! — Un jour viendra peut-être :
Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître,
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal!

Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté.
Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie;
Et nous t'amènerons la jeune poésie,
Chantant la jeune liberté.

Tu seras bien chez nous! — Couché sous ta colonne,
Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
Sous ce ciel tant de fois d'orages obscurci,
Sous ces pavés vivans qui grondent et s'amassent,

Où roulent les canons, où les lé
Le peuple est une mer au

S'il ne garde aux tyrans qu'abîm
Il a, pour le tombeau profond e
(La seule majesté dont il soit cou
Un long gémissement infini, dou
Qui ne laissera pas regretter à toi
Le murmure de l'Océan.



HYMNE

Aux Morts de Juillet.

STROPHE.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.
Toute gloire, près d'eux, passe et tombe éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau!

CHŒUR.

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillans! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans ce temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

STROPHE.

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bien venue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,

Au-dessus de Paris, la ville aux r
La reine de nos Tyrs et de nos I
Cette couronne de colonn
Que le soleil levant redore tous l

CHŒUR.

Gloire à notre France éter
Gloire à ceux qui sont moi
Aux martyrs ! aux vaillans
A ceux qu'enflamme leur
Qui veulent place dans ce
Et qui mourront comme il

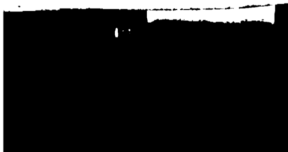
STROPHE.

Ainsi, quand de tels morts sont cou
En vain l'oubli, nuit sombre où va
Passe sur leur sépulcre où nous nc
Chaque jour, pour eux seuls se lev
La gloire ; aube toujours n
Fait luire leur mémoire et redore

CHŒUR.

Gloire à notre France étern
Gloire à ceux qui sont morts
Aux martyrs, aux vaillans,
A ceux qu'enflamme leur ex
Qui veulent place dans ce te
Et qui mourront comme ils

28 *Juill*



POÉSIES INÉDITES.

L'Avarice et l'Envie.

CONTE.

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
Un jour s'en allaient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou :
Chez vous, ou chez quelqu'autre, ou chez moi-même...
Elles allaient je ne sais où, [en somme
Comme le héron du Bon Homme.
Bien que sœurs, ces monstres hideux
Ne s'aiment pas ; aussi, tout le long de la route,
Sans se parler ils cheminaient tous deux.
L'Avarice, le dos en voûte,
Examinait ce coffre hazardeux
Pour qui sans cesse elle redoute.
L'Envie aussi l'examinait sans doute,
Comptant tous les écus dans son coffre entassés.
Chemin faisant, dame Avarice
Se répétait pour son supplice :
« Je n'en ai point encore assez ?
De son côté, l'Envie, au regard louche,
Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
Disait en se tordant la bouche :

« Elle en a trop, car j'en
Chacune à sa façon méditait sur
Désir soudain à leurs yeu
Désir, ce dieu galant, qui seul
Tous les souhaits qu'on lui ve
Désir dit aux deux sœurs
»Je suis galant, vous êtes
»Choisissez donc tout ce qui v
»Trésors, honneurs, *et c*
»Surtout expliquons-nous
»La première qui parlera
»Aura tout ce qu'elle vou
»La seconde en aura le d
Vous jugez dans quel emb
Ce discours mit nos deux
Avares, envieux, que faire en u
Chacune des deux sœurs, en mu
«Que me font, ô Désir! tes tréso
»Que m'importent ces biens que
»Une autre en aura plus q
— Et chacune, à ce mot l
D'hésiter sans savoir pour
Le Désir, dieu léger et les
Les donne au diable, jure
Et s'indigne de rester coi.
L'Envie, enfin, toujours implaca
Regarde sa sœur en grond
Puis, tout à coup, se décid
« Que l'on m'arrache un œi

La Canadienne.

ÉLÉGIE.

Sur ce palmier qui te balance,
Dors, tendre fruit de mon amour ;
Mes bras, quelques instans, ont porté ton enfance,
Ce fragile palmier te soutient à son tour ;
Ainsi me berçait l'espérance.

Dors en paix sur ce frêle appui.
Si le vent vient gémir sur ta tombe légere,
Le vent te dira que ta mère
Gémit sans cesse comme lui.
Aussi long-temps que les pleurs de l'aurore
Mouilleront ton front pâle, en arrosant les fleurs,
Aussi long-temps, mon fils, ta mère qui t'adore,
Te viendra baigner de ses pleurs.
Tout sur l'arbre de mort te peindra ma souffrance.
Si pourtant le ramier de ses accords touchans
Te fait entendre la cadence,
Ne crois pas de ta mère entendre les doux chants,
Car ta mère avec toi veut garder le silence.

Tu n'es donc plus ! mes yeux ne te verront jamais
Rire et folâtrer dans nos plaines,
Poursuivre le chevreuil de sommets en sommets,

Et gravir le vieux tronc d
Je ne te verrai point dans l'âge d
Quand un duvet léger t'embelliri
A ta craintive amante apportant
Le fruit d'une chasse loint
Lui demander, pour prix des dé
L'une de ses tresses d'ébè
Nos guerriers ne me dirou
« Ton fils est digne de son
» Il porte sans frémir la lance des
» Et le calumet de la guerr
Je vivrai comme une étran
Et l'on dira : « Son fils est l
» Il n'est point mort en brave, éte
» C'est lui dont le cercueil
» Courbe le palmier solitair

Tu n'es plus, quel est mon
Tes yeux, à peine ouverts, sont f
Je fus un instant mère : hélas! à n
Cher enfant, je crois l'être
Au sommet du triste palmie
Ce berceau qui te sert de to
Servira de nid au ramier,
Ou de demeure à la colomb
Et quand demain l'astre des
Teindra ton froid cercueil de sa co
Au fond de sa couche odora
L'oiseau s'éveillera : tu dormiras to
Quand, pour bénir l'enfant, dont s
Viendra mon père aux cheve
Je guiderai ses pas tremblans

Au pied de l'arbre funéraire.
Que lui dirai-je ? Hélas! son regard attristé
Se remplira des pleurs dont ici je l'arrose.
Le fils que j'ai porté repose
Sur le palmier qu'il a planté !

1816.

FIN.

TABLI

LES FEUILLES D'A

POESIES POLITIQUES.

POESIES INEL

FIN DE LA TABLI





